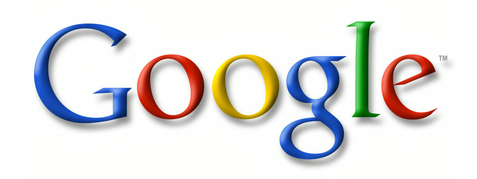


ANGE DE SPOLA

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU.
Rue Bailleul, 9 et 11.

ANGE
DE SPOLA

(ÉTUDES DE FEMMES)

PAR

CLAIRE BRUNNE

2

PARIS
VICTOR MAGEN, ÉDITEUR
21, QUAI DES AUGUSTINS.
—
1842

Pourquoi ces passions qui vivent en notre âme?
Quel est donc leur destin, leur but, leur avenir?
Si le ciel les donna, si le monde les blâme!
— Sont-elles donc en nous, mon Dieu! pour en souffrir?

CLAIRE BRUNE (Poésies inédites).

SUITE D'ANGE DE SPOLA.

CHAPITRE XXII.

Tout concourait à enivrer madame de Spola, — sa longue solitude, — l'exaltation qu'avait préparée la tristesse de sa vie habituelle, — l'impatience de ses facultés inactives, froissées, fatiguées de cette inaction, — le besoin de fixer quelque chose dans sa vie avant l'époque où l'âge lui en ôterait les moyens, —

la longue indifférence de son cœur que les passions agitaient, — la présence et la société intime d'un homme aimable, séduisant et bon, chez lequel se trouvaient réunies les qualités qu'elle avait si long-temps cherchées et rêvées. — L'espoir de s'attacher cet homme et de s'en faire aimer, — un besoin de bonheur immense, incessant, intime, qui remontait jusqu'à l'enfance et s'était continuellement accru avec l'âge, — la persuasion bien ou mal fondée, qu'elle était arrivée au moment ou se déroulent les dernières chances de la vie des femmes, — la nécessité d'en profiter, tout se réunit pour faire du séjour de Georges un danger sans remède... une fatalité d'amour que madame de Spola subit dans toute son étendue.

Retirée dans son appartement, elle s'abandonna à la féerie de ses espérances, — convaincue qu'elle était d'avoir enfin trouvé, pour l'associer à son sort, l'être qui lui convenait... Sûre que le cœur ardent et l'âme élevée de

Georges sauraient comprendre la sienne, elle ne douta plus de l'avenir!... elle en prit possession par avance et s'arrangea pour le rendre aussi heureux que possible.

Leurs goûts (car déjà elle associait leurs goûts et leur avenir), leurs goûts étaient solitaires et permettaient à l'un et à l'autre de vivre loin du monde dans ce beau château qu'ils allaient embellir et animer de leur amour.

Les travaux littéraires de M. Savenay, les succès qui devaient en résulter, en parlant aux passions du monde, qui avaient si longtemps occupé madame de Spola, suffiraient à alimenter ce qui pouvait rester encore en elle de besoin d'orgueil, et ils occuperaient Georges de manière à empêcher l'ennui d'approcher de leur solitude.

L'existence ne se présenta plus à ses yeux et dans son esprit, que sous les aspects les plus doux : le sentiment de bonheur avait

instinctivement ramené son cœur à la reconnaissance.

Elle remercia Dieu avec passion de ce bonheur qui allait accompagner sa vie. Sa jeunesse isolée, ses douleurs incomprises, elle oublia tout, et crut n'avoir pas acheté trop chèrement, par les maux du passé, les joies de son avenir.

Elle se promit donc, dès le lendemain d'amener M. Savenay à une explication confiante et sincère sur lui-même, sur ses projets, sur ses affections et ses espérances, d'obtenir de lui-même la certitude de son bonheur, afin de fixer d'une manière invariable ses projets et ses desseins.

Elle se faisait une idée de sa surprise, une joie de toutes les richesses dont elle allait le faire possesseur. Nous devons le dire à la louange de madame de Spola, l'idée d'un préjugé de naissance, de famille, ne l'occupa nullement. — Elle méprisait le monde, et se sen-

tait, par elle-même, trop supérieure à ces distinctions matérielles. Son cœur avait souffert, il renaissait à la vie : la chaleur du cœur, l'élévation des sentiments, la noblesse du caractère étaient tout pour elle ; elle croyait les avoir trouvés. Que lui fallait-il davantage ?

La famille honnête mais peu riche de Georges serait flattée de son alliance ; une secrète confiance, que lui inspirait sa beauté, lui donnait la certitude qu'elle pouvait s'attacher la tendresse de celui qu'elle aimait (si, comme elle l'espérait, son cœur était encore libre). — Quel bonheur d'être coquette pour lui, et pour lui seul !... de lui plaire, de s'en faire aimer..... puis de mettre à ses pieds, sa fortune, sa vie, tout ce dont elle pouvait disposer, tout son être !...

Elle se plut à compter ses richesses pour les lui offrir toutes. C'était la première fois qu'elles lui semblaient un don heureux.

Fière de réunir les conditions qui font le

bonheur, elle se livra aux calculs de l'avenir, arrangea leur deux vies, embellissant celle de M. Savenay de tout ce que le dévouement et l'amour d'une femme peuvent imaginer de doux et de tendre; elle s'endormit, en parant leur double existence des plus riches couleurs de son imagination.

Mais ces rêves si dangereux pour le bonheur qu'ils ornent et agrandissent souvent au delà de la vérité, se réalisent peu.

Ange oubliait déjà ce que l'expérience lui avait appris, lorsqu'elle quitta le monde : c'est qu'à l'âge qu'elle avait atteint, la vie est faite chez les hommes; la liberté dont ils jouissent de si bonne heure les développe en raison des circonstances qui ont accompagné les premières années des passions, et décident presque toujours de leur direction morale.

Chez ceux-ci, elle a permis de conserver au cœur de véritables sentiments, et ne l'a

même aux jours d'effervescence, nourri que d'affections honorables.

Chez ceux-là, au contraire, quand le cœur a été froissé par l'égoïsme ou la vanité, telle circonstance imprévue en a fait un ambitieux, un homme découragé ou un sceptique.

L'exception que madame de Spola espérait, se rencontre rarement. Ce n'est pas trop de toutes les chances de la jeunesse, pour la trouver.

Mais Ange avait besoin de bonheur, elle espérait!...

CHAPITRE XXIII.

Le départ de Georges s'approchait. Madame de Spola, nous l'avons dit, s'était promis d'avoir avec lui une explication, et, dès le soir même, de connaître les projets de Georges.

— Je viens de recevoir une lettre qui me force de fixer mon départ à demain, — lui dit-il après dîner, — une bonne nouvelle

m'y oblige; sans cela, je ne lui pardonnerais pas de raccourcir de quelques heures, le repos si délicieusement charmé, la vie tranquille et douce que je mène ici, et que je vous dois. Mais il ne m'est pas permis d'hésiter, et je vous demande de permettre que je vous quitte un instant pour faire la réponse demandée.

— Je vous attendrai dans le parc, — dit Ange, — et lorsque Georges revint, il la trouva se promenant et réfléchissant.

Elle prit le bras de Georges, ils revinrent et remontèrent dans le salon qu'on venait d'éclairer.

Le piano était ouvert et surchargé de musique coquettement déployée : une immense quantité de lumières, artistement dirigées vers cet endroit du salon, l'éclairaient particulièrement, et donnaient l'envie de s'y arrêter et le désir de se laisser aller aux charmes de la musique comme la veille au soir.

Mais Ange alla chercher au contraire le côté opposé, celui vers lequel ne parvenait qu'un faible demi-jour, propre aux causeries intimes. S'asseyant sur un divan, elle fit placer Georges auprès d'elle.

— Quelques regrets que j'éprouve à vous laisser partir, — lui dit-elle, — je dois croire que vous avez des affaires qui ne me permettent pas de chercher à vous retenir. Mais si l'inspiration des mêmes lieux est nécessaire pour achever l'ouvrage que vous avez commencé ici, j'espère que nous vous reverrons.

— J'en serais heureux, — dit-il en lui baisant la main, — mais ne vous retrouverai-je point à Paris auparavant? ne vous y rendrez-vous donc pas cet hiver?

— Je ne le pense pas.

— Auriez-vous réellement renoncé au monde?.... Vous êtes encore si jeune pour adopter sans retour ce genre de vie, et pour vous confiner dans la solitude.

— Aussi, n'est-ce pas absolument et sans retour que j'ai choisi cette existence; elle est soumise à une chance dont je ne parle pas et que je ne puis dire..... mais j'espère et je désire cette chance, car tout ce qui nous plaît fait intimement la force de nos espérances.

— Il ne m'appartient pas de juger vos raisons, Madame, elles doivent être justes, loyales et sages, comme tout ce qu'il m'a été permis d'apprécier en vous. Plus on vous connaît, Madame, plus on s'étonne de votre solitude, de votre isolement, et ce qui ne m'avait pas frappé aux premiers jours que j'ai passés ici, me devient inexplicable actuellement que je vous connais mieux. Une âme comme la vôtre n'est point faite pour la solitude. Vous le sentez certainement au dedans de vous-même. D'ailleurs, à n'envisager une telle question que d'une manière générale, vous avez plus d'une fois avoué comme

moi et avec moi, que l'homme était fait pour se réunir à ses semblables, et que la femme isolée devait souffrir.

— La théorie et la pratique se tournent si souvent le dos, — répondit en riant madame de Spola, — que je pourrais vous demander la même chose, et descendant des généralités aux applications personnelles, vous prier de me dire comment, vous! partisan du mariage, vous n'avez point osé encore l'aborder? — Est-ce, ainsi que vous me le disiez un jour, parce que la raison et les sensations font nos idées, et que les circonstances seules font notre vie?

— Ce que vous dites là est si vrai, Madame, que j'en ferai mon excuse. La grande moitié de ma vie s'est passée à désirer un bonheur que je rêvais toujours... que j'ai long-temps attendu... que je vais enfin saisir!... Vous avez été pour moi si complètement bonne, si complètement aimable, que j'ai besoin de

vous communiquer, à vous la première, la nouvelle que je viens de recevoir. Plus le bonheur a été retardé, contrarié même, plus grand il arrive ; plus il comble et surpasse tous nos désirs, et plus il a besoin d'expansion. Heureux celui, qui comme moi, trouve à ses côtés un cœur si ami, une bonté si protectrice, une âme si bien faite pour le comprendre.

CHAPITRE XXIV.

—Voyons,—dit Ange, en s'arrangeant dans les coussins qui l'entouraient, pour écouter mieux, — dites-moi quels furent ces rêves, quel est ce bonheur, comment et quand il vous est venu... Je suis toute prête à m'en réjouir avec vous.

— Je touche, Madame, au but de ma vie,

à l'accomplissement des vœux de ma jeunesse, à la réalisation de tous mes rêves ambitieux : J'aime... je suis aimé !...

Ange tressaillit... Georges continua d'une voix émue : — Celle que j'aime est libre.

Libre !... — dit doucement madame de Spola, en élevant involontairement sa main vers Georges, mais il ne la vit pas, car son regard était animé ; sa bouche tremblante prononçait un nom inconnu, et ses yeux pleins d'amour cherchaient dans l'air, un visage, une apparition... que son imagination seule lui représentait.

Ange, confondue à ce dernier aveu, resta accablée.

— Si vous saviez, — reprit-il en se rapprochant d'elle par une inclinaison du corps, et s'en s'apercevoir de son trouble, — ce que c'est que de voir enfin se réaliser l'espoir de toutes nos années, d'aimer et d'être aimé, de sentir que l'on va devoir tout son bonheur

à celle à qui l'on voudrait donner tout soi-même!... Il y a neuf ans que mon esprit, mon cœur, ma vie lui appartiennent... et ne sont qu'à elle seule.

Aimez... aimez aussi, Madame, — continua Georges avec exaltation, — faites un choix, cherchez, trouvez une âme qui soit la sœur et l'amie de la vôtre ; — c'est dans cette union qu'est le bonheur : — vous si bien faite pour embellir l'existence d'un autre et la vôtre même, ne restez pas ainsi solitaire et isolée... — Mais, — ajouta-t-il avec intérêt, — choisissez bien, car votre âme délicate et puissante possède toutes les sensibilités : si l'on ne sait pas les toucher toutes par les joies du bonheur, vos souffrances se multiplieront en raison de vos richesses.

Ange soupira!... et ce soupir fut toute sa réponse, — rien n'eût pu lui donner la force d'articuler un mot ; — ce qu'elle venait d'entendre était l'histoire de sa vie entière.

Si Georges eût eu alors assez de tranquillité d'esprit pour examiner Ange, il eût deviné, à la pâleur de son visage, à l'animation de ses yeux fixes et rougis, à la contraction de ses traits, le secret qu'il devait toujours ignorer... Mais sa propre émotion était trop forte pour qu'il vît rien au dehors de lui-même : le bonheur concentrait toutes ses facultés.

Tout plein de ce bonheur, tout abandonné aux pensées, aux souvenirs que sa situation nouvelle réveillait en lui, il ne remarqua ni le silence de madame de Spola, ni son trouble, ni son muet désespoir, et poursuivit le cours des idées qui débordaient en lui.

Après, quelques moments de silence et de rêverie, il ajouta :

— J'étais bien jeune lorsque je la vis pour la première fois. — Quelle pureté ! — quelle grâce ! — quelle harmonie morale et physique dans tout son être on ne savait lequel était

le plus charmant. Je l'aimai avec ardeur; j'obtins son cœur et l'assurance que si ses parents consentaient à nous unir, elle serait à moi. — Hélas !.... ils en décidèrent autrement. — J'étais fort jeune, j'avais peu de fortune, il fallut céder. — Oh! il y a d'horribles moments dans la vie. — Alors commençait la guerre de Russie, je partis avec l'armée pour Moscou, nous passâmes le Niemen, nous atteignîmes l'ennemi, — je fus gravement blessé, et, de mon lit de douleur, je lui écrivis mes adieux. — Quand la réponse m'arriva, j'étais encore mourant; sa lettre me sauva la vie, — une vie languissante, il est vrai, et qu'il fallait encore défendre, avec mille périls, pour sauver à tous notre gloire expirante!

Puis la Restauration arriva... je la revis; — nous nous aimions toujours. — Cet amour innocent, profond, a nourri ma jeunesse. Je lui reportais tout, gloire, bonheur, jouissance,

ambition, amour-propre, succès. Je m'appuyais sur lui pour marcher dans les voies difficiles, et jamais il ne m'a manqué.

— Il m'a retenu, soutenu, guidé, annobli. — Avec lui, j'ai franchi les écueils d'une jeunesse qui, sans lui, eût été orageuse et terrible. — Je lui dois tout.

Aussi, fier de la vertu de cette femme, de sa réputation, je l'ai respectée comme un bien qui devait m'appartenir un jour. Cet espoir soutenait mon courage, imposait silence à mes désirs... Admís près d'elle, je n'ai jamais cherché à surprendre sa faiblesse, à mettre à profit sa tendresse pour moi... Notre amour était noble et élevé, comme celle qui l'inspirait, comme la foi qui en était le principe et le but.

Georges s'arrêta tout à coup; il venait de rencontrer le regard sombre et fixe de madame de Spola.

— Vous ne m'écoutez plus, — lui dit-il.

— Si... — répondit-elle brièvement... — continuez.

Un jour, il m'en souvient, mon cœur céda à un rapide désir. Je m'approchai... elle posa sa main sur mes lèvres... je l'affligeais... L'homme qui était entre elle et moi était son époux ; elle voulait et devait le respecter.

Le ciel nous a récompensés... Elle est libre, mais fidèle à la mémoire de l'homme dont elle portait le nom. Elle exigea que je m'éloignasse pendant toute l'année de son deuil... je lui obéis ; je comprenais ses délicatesses... Un de nos amis communs me donna asile dans cette terre voisine de la vôtre... C'est là que je vous ai connue et que vous avez été pour moi une autre providence.

Aujourd'hui j'apprends que, cédant à nos sollicitations, elle vient finir l'année près de nous tous et passer aux mêmes lieux où je suis, les mois qui nous restent encore à subir avant que notre mariage s'accomplisse : elle

arrive sous peu de jours. Cette grâce que je sollicitais tenait à des affaires qui viennent de s'arranger : tout est applani... je suis le plus heureux des hommes.

— Et sans cela, Madame, sans cela.... — reprit-il vivement, — sans cet amour.... aurais-je pu résister au charme séduisant que j'ai trouvé près de vous?.... L'intimité à laquelle vous avez bien voulu m'admettre eût été un écueil où ma raison eût échoué... En pénétrant dans vos sentiments, j'eusse voulu vous en inspirer; mon âme comprenait trop bien la vôtre pour ne pas chercher à la rejoindre; et j'eusse payé bien cher des moments si rapides et si doux... car sans doute, Madame, ainsi que moi, votre choix est fait? Vous n'avez pas accepté la solitude comme un goût? Des circonstances particulières vous séparent de l'être que vous devez rendre heureux, et bientôt... peut-être... Mais pardonnez, Madame... pardonnez ces questions... à

mon intérêt, — dit-il lentement en voyant qu'Ange ne répondait pas et semblait même ne plus l'entendre.

L'observant alors pour la première fois, il remarqua l'altération de ses traits. — Mon Dieu! vous êtes fatiguée ce soir, Madame, s'écria-t-il, — et même beaucoup... — Qu'avez-vous?... et quel mal subit?...

— Oui, je souffre, — reprit Ange en se levant, — je vais me retirer... Demain, avant votre départ, je vous reverrai encore... Adieu, Monsieur, dit-elle. — Puis, faisant un dernier effort, elle le quitta et rentra chez elle.

CHAPITRE XXV.

— Madame prie Monsieur de l'excuser; elle est souffrante et ne pourra le voir, — dit le lendemain Suzette à Georges, qui retardait depuis plusieurs heures son départ, dans l'espoir de pouvoir saluer madame de Spola.

— Offrez lui tous mes regrets et mes hommages, — dit M. Savenay.

Une heure après, lorsque, remonté à cheval, le domestique lui ouvrit la grille de la cour et la referma sur lui, Georges, prêt à quitter cette maison où venaient de se passer pour lui d'heureux jours, y jeta un dernier regard. — La cour était déserte, le domestique avait regagné la maison, l'air était froid et sombre, tout était silencieux et inhabité de ce côté du château et toutes les fenêtres se trouvaient fermées et désertes; une seule laissait voir derrière une de ses vitres, une figure immobile et pâle, qui s'y appuyait en regardant fixement.

Georges la remarqua, mais sans bien s'en rendre compte : le brouillard était épais ; son cheval allait vite, il ne pouvait distinguer les traits de cette apparition. Seulement, et tandis qu'il s'éloignait, les souvenirs se rassemblèrent involontairement dans sa mémoire, et il crut reconnaître que ces traits étaient ceux de madame de Spola, qu'il n'avait pu dis-

tinguer d'abord, par suite du changement qu'ils avaient subis.

Plus calme, ou moins préoccupé, il se fût demandé compte à lui-même de ce refus de le recevoir, de cette volonté de le voir partir, de ce changement instantané; mais il était plein de ses projets, trop absorbé dans son bonheur et dans ses espérances, pour rien comprendre au delà. — Le malheureux observe tout, parce qu'il a tout à craindre, — mais le bonheur nous absorbe et nous éblouit.

Pour Ange, la révolution la plus terrible s'était opérée dans son être : du faîte des espérances les plus brillantes, elle était retombée dans le désespoir le plus absolu.

Peindre ce qu'elle éprouva serait impossible ? il faut avoir connu tout ce qu'une femme

peut mettre dans un noble et légitime amour, ses pures joies, ses confiantes espérances, les forces de sa foi, la puissance de son dévouement, la fierté avec laquelle elle marche à la réalisation de son bonheur rêvé! tout cela venait d'être détruit, détruit en une heure!...

Rentrée dans sa chambre la veille au soir, Ange avait renvoyé Suzette, et se jetant dans un fauteuil, elle y resta anéantie...

Ce qui se passa dans cette âme douloureusement éprouvée fut horrible!... elle ne pensait pas, elle ne rêvait pas; mais quelque chose qui était à la fois de la sensation et de la douleur parcourait tout son être... ses sentiments, ses passions se trouvaient trop blessés, trop mêlés, trop vaincus pour pouvoir rien analyser... Il semblait qu'un coup de massue venait de l'atteindre.

Au matin, par un mouvement machinal, elle

se traîna vers la fenêtre fermée, s'appuya le front sur une des vitres humides, et resta longtemps ainsi...

Elle vit, ou ne vit pas, un cavalier qui s'éloignait, mais lorsque la grille de la cour retomba sur Georges, il lui sembla sentir le froid du cercueil... Un brisement moral venait de se faire en elle.

Semblable à ces malheureux êtres auxquels la nature a refusé l'intelligence, et qui vivent dans les pays montagneux et humides, elle ne parla plus que par monosyllabes, — dédaigna toutes occupations, refusa obstinément de recevoir qui que ce fût, — ne sortit plus de sa chambre, — passa des jours entiers dans l'immobilité, le silence et l'absence de pensées, — toujours calme, vêtue de blanc, belle encore, — tantôt dans le fauteuil où elle était assise, — tantôt contre la fenêtre fermée, à laquelle, en appuyant son visage, et fixant son regard au loin, elle semblait de-

mander la certitude d'un souvenir confus.

Elle passa ainsi des jours, presque des années... ne fit entendre ni un reproche, ni une plainte... et mourut!

CORA

DEUXIÈME ÉTUDE DE FEMME.

— Dans une admirable production inédite de Crabbe, l'auteur anglais a su personnifier un être fantastique nommé : *La mort dans la vie*. Je me souviens que peu de personnes parmi les convives de l'élégant traducteur de la poésie anglaise, comprirent le sens mystérieux de cette fable aussi vraie que fantastique. Moi seul, peut-être, plongé dans un silence de brute, je songeais à ces générations entières qui poussées par la vie passent sans vivre. — Des figures de femmes s'élevaient devant moi par milliers, par myriades, toutes mortes, chagrines et versant des larmes de désespoir en contemplant les heures perdues de leur jeunesse ignorante!

Oh! combien j'ai souffert, et je suis jeune encore!
Que de fois de mon cœur, qu'un feu secret dévore,
J'ai jeté vers le ciel d'ardents désirs d'amour
Sans un seul retour.

(*Le Pauvre Infortuné*, C. B.)

Ses désirs par torrents
Dans son âme s'élèvent,
Comme le sable aux vents
Ses doutes se soulèvent.

(*Le Chartreux*, C. B.)

— L'amour n'est point au cœur pour garder, mais pour rendre!

(*Un Rêve*, C. B.

CHAPITRE I.

On était au commencement de septembre : l'air était lourd et chaud. Le soleil, caché dans les nuages d'un ciel uniforme, laissait une teinte d'ombre sur toute la nature. Le calme de l'atmosphère était complet ; la brise oubliait les fleurs ; aucun vent n'agitait le feuillage. Pas un insecte dans l'air, pas un mou-

cheron, en fuyant, ne faisait entendre son bourdonnement monotone. L'oiseau s'était réfugié dans son nid; tout semblait reposer.

Sous l'empire de ce calme général, l'imagination reployant ses passions assoupies comme la nature, permettait aux êtres qu'elle était en possession de dominer, de s'abandonner aux charmes d'une rêverie douce et vaporeuse comme l'horizon.

Sous un ombrage de chèvre-feuilles, de roses du Bengale, de jasmin et de plantes grimpantes, dont les fleurs retombaient en grappes immobiles et odoriférantes, sur un banc artistement rustique, deux jeunes filles, absorbées par le silence magnétique de la nature, s'abandonnaient à la poésie de leurs gracieuses idées.

Incohérentes par l'ignorance de tout ce qu'il y a de positif dans la vie, leurs pensées n'avaient ni but ni direction arrêtés; elles passaient dans leur esprit comme les restes

d'un souvenir : tout y apparaissait amour, bonheur, protection, fortune; mais la pensée, incertaine et rêveuse, atteignait tout à travers un brouillard si épais, que leur jeune intelligence ne saisissait que des formes confuses qu'aucune action ne rattachait encore.

La plus jeune paraissait avoir tout au plus dix-sept ans; rose blanche et fraîche, ses beaux cheveux bouclés, d'un blond pâle, ornaient ses traits réguliers et doux... On eût dit la plus belle fleur du parterre.

L'aînée, plus grande, plus élancée, offrait avec elle un parfait contraste.

Ces traits avaient une expression marquée et précise; son œil noir, à la fois voluptueux et vif, était orné d'un sourcil brun arqué avec grâce; son front, large et pur, accusait des pensées fortes, et le jeu de sa bouche avait une éloquence qui ajoutait à sa pensée lorsqu'elle parlait, et donnait à l'observateur le secret de ses richesses morales.

— Ne trouvez-vous pas, ma sœur — dit-elle en rompant tout à coup le silence, — que la vie que nous menons depuis quelque temps est bien triste; je n'ai point envie de me marier, et cependant, comment sortir autrement de cette vie de jeune fille? elle me pèse et m'ennuie... Il y a en moi quelque chose d'actif dont je cherche en vain le cours... Que l'avenir me semble devoir être grand et rempli!... Mais par quoi? Et comment l'atteindrai-je?... J'ai peur du mariage... je crains sa direction; et il y a tant de confusion dans mes espérances et mes projets, que je ne sais comment les fixer?

— Oh! moi, — dit Elva, la blonde et rose fille, — je voudrais aussi changer mon existence actuelle, mais seulement par le mariage. Mes idées n'ont que ce but... Le ménage doit être une douce chose.

— Croyez-vous, ma sœur? moi je cherche quelquefois dans ma pensée ce que serait ma

vie avec tel ou tel des hommes qui nous entourent, et j'avoue que rien de ce que mon imagination prévoit alors ne répond à mes rêves.

Quels rêves? — dit Elva étonnée... — Le bonheur, c'est un ménage à tenir... des enfants à soigner... la tranquillité du foyer domestique... Pensez-vous, Cora, à cette vie d'intérieur, à ces mille détails qui, se succédant l'un à l'autre, usent les jours et la vie? La famille... le luxe... quelques connaissances... des rapports de société doivent toujours compléter l'existence.

— Non, ma sœur, il y a autre chose au-delà, croyez-moi... Par delà notre sphère de famille, sans doute il existe ce qu'instinctivement mon âme cherche... Je ne puis l'expliquer; c'est une abnégation de soi-même... des dangers... de l'exaltation... des jouissances infinies... des revers... puis un succès enivrant... de la gloire, peut-être!... Que

sais-je? c'est de l'agitation... c'est quelque chose que je sens et ne puis définir.

Elva, étrangère à de pareilles sensations, écoutait sa sœur d'un air étonné.

— Mais, — dit-elle, — tout est dans le mariage, puisqu'il n'y a point d'autres destinées pour une femme?

Cora fit un soupir!

— Le croyez-vous possible, ma sœur, — reprit-elle?

— Sans doute, — dit la douce Elva.

— Eh bien! alors j'ai eu tort jusqu'à présent en refusant tous les partis qui m'ont été offerts, parce que je n'éprouvais pour eux aucun attrait. Peut-être avez-vous raison, ma sœur : que fait le choix si le bonheur est dans le mariage? Nos parents savent mieux que nous ce qui convient... Ils veulent me marier; ils m'offrent M. Delrieux... Me voilà décidée... je l'accepterai. D'ailleurs, je vous l'avoue, l'ennui m'accable : la monotonie

de notre existence, et l'anxiété de mon imagination incertaine n'est plus tenable pour moi... il me faut un changement à tout prix.

— Et aussitôt votre mariage, — dit Elva, — ce sera moi que l'on demandera.

Sa sœur ne l'écoutait plus. Toute à sa nouvelle résolution, elle suivait une portée d'idées nouvelles, et sa pensée rapide effleurait tout ce qui se trouvait dans sa direction avec tant de légèreté et de vitesse qu'elle dépassa bientôt les réalités et se perdit dans des chimères.

— Quelle robe mettrez-vous le jour de vos noces? — demanda Elva après un long silence.

Sa sœur la regarda sans la comprendre.

— Je vous conseille de la choisir blanche, en gaze légère; cela siérait mieux à votre taille si fine et si élevée, et puis le blanc vous va si bien!... n'est-il pas vrai?

Le mot parure arrive toujours à l'oreille d'une jeune fille, quelle que soit d'ailleurs sa préoccupation. Cora secoua sa jolie tête, sem-

bla rejeter les idées qui l'absorbaient, et, reprenant celles de sa sœur, elle s'entendit avec elle en détails de toilette et d'achat.

Cette conversation, pour laquelle il y avait entre les deux sœurs égalité de facultés, se prolongea jusqu'au moment où l'on vint les avertir que madame de Servin, leur mère, les faisait demander.

CHAPITRE II.

Élevées dans la plus grande réserve, Elva et Cora n'avaient jamais quitté la maison paternelle. Leur vie s'était écoulée, d'abord dans les jeux d'enfance, puis dans le vide qu'entraîne une éducation incomplète.

Le cercle rétréci de la province dans laquelle vivait leur mère ne leur offrant aucune

distraction, elles aspiraient toutes deux à un changement qui ne pouvait, d'après les usages établis, arriver que par le mariage.

Le préjugé le plus généralement enraciné dans toutes les villes de province est l'uniformité; cette imitation des uns des autres, sans égard pour les différentes positions, est une obligation que l'usage impose, et que le raisonnement fait accepter. Malheur à ceux qui veulent s'en dégager! une tyrannie d'opinion s'organise contre eux, et les atteint dans toutes leurs actions, en jetant à l'avance des préventions que la malveillance exploite.

Aussi madame de Servin ne crut pas nécessaire, quand vint le moment d'établir ses filles, d'étudier leur caractère. D'après les nombreux exemples qu'elle avait sous les yeux, elle chercha, dans la province qu'elle habitait, les partis chez lesquels la fortune et la position offraient le plus d'avantages...... d'autres rapports lui semblaient inutiles. On

vivait à merveille du ménage et des soins maternels.

Cette manière de voir, juste pour Elva, était entièrement fausse pour Cora, que des facultés fortes, des passions vives, une imagination de poète animaient.

Bien décidée, néanmoins, à ne pas contraindre les goûts de ses enfants, goûts qu'elle n'avait ni développés ni éclairés, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, madame de Servin attendait le consentement de sa fille aînée pour l'unir à M. Delrieux, notaire d'une des études les plus considérables de la ville.

Une spéculation d'un succès imprévu, avait fait de M. Delrieux, un des plus riches partis de la province. Aussi, quoiqu'il fût d'un âge déjà avancé, toutes les mères envièrent-elles à madame de Servin l'avantage de pouvoir lui donner sa fille.

CHAPITRE III.

— Que vous êtes heureuse, ma sœur! — disait Elva, quelques semaines après la conversation du bosquet. — Que de belles et jolies choses vous avez dans votre corbeille de noces!... Oh! vous devez être bien contente!

— Hélas! non, — reprit Cora. — Je ne sais,

mais plus ce moment approche, moins je sens en moi de résolution. Oh ! j'ai bien besoin que la raison vienne à mon aide... En vain, vous m'assurez que je serai heureuse. Ma mère a tout prévu pour moi ; elle prétend qu'une existence de femme ne peut autrement s'écouler; qu'une union est le but que nous devons toutes atteindre : je ne trouve pas, à son approche, la tranquillité que j'espérais.

— C'est que vous n'êtes point encore dans cette position : d'ici à quelques jours, vous verrez combien vous serez satisfaite.

—Dieu le veuille!—dit Cora.—Mes craintes ne s'appuient sur rien de réel. M. Delrieux est bon... à ce que l'on m'assure ; il est riche... on dit qu'il m'aime. Je ne puis cependant raisonner ma tristesse, elle m'assiége.

—Venez essayer vos nouvelles parures,— dit Elva, — venez, ce moment d'ennui va passer.

Et toutes deux, étroitement unies par le

bras, remontèrent du jardin témoin de leurs causeries, au salon de leur mère, où la distraction du monde, les cadeaux, l'obligation de la toilette et de société, étourdirent bientôt la jeune fille.

CHAPITRE IV.

Ce fut le lendemain seulement, dans l'église, en face du prêtre, qui lui demandait si elle acceptait pour époux M. Delrieux, qu'elle sentit un froid mortel parcourir tout son corps. Un regret insurmontable s'empara de son esprit. Elle allait révoquer tout ce qui avait été fait, rompre le lien prêt à se resserrer, lorsqu'en

retournant la tête, elle aperçut l'église pleine de gens conviés. Près d'elle, sa mère l'encourageait avec tendresse ; celui auquel elle devait s'unir, plein de confiance, tenait déjà sa main. Ce qu'on est convenu d'appeler *raison*, se réveillant en elle, lui montra toutes les conséquences d'un refus si tardif... lui fit craindre une existence de vieille fille... et rallia ses espérances dispersées, par l'exemple de toutes les femmes qui l'entouraient.

Ignorante de la valeur des sacrifices qu'elle allait s'imposer, poussée par un vague espoir de bonheur, elle crut pouvoir remettre son sort aux prévisions de la société.

Une confiance puisée dans l'énergie qu'elle sentait en elle lui donna du courage ; elle fit un effort, ferma les yeux, oublia le réel et dit : *oui!*

Quelques minutes après, de retour dans le salon de sa mère, près de M. Delrieux, elle se rappela qu'elle venait de se lier à jamais!..

Tout avait disparu pour elle dans l'effort qu'il lui avait fallu faire en prononçant le oui fatal.

Émue, elle s'avança instinctivement vers M. Delrieux pour demander au cœur de l'homme qui devait être désormais son soutien de nouvelles assurances, la force qui manquait à sa faiblesse, à son ignorance, l'appui moral dont elle se sentait en ce moment l'inquiet besoin... mais elle s'arrêta subitement. M. Delrieux n'eût rien compris à ce qui se passait dans l'âme de la jeune femme : un regard venait de l'apprendre à Cora.

Joyeux et calme, le notaire n'avait vu dans le mariage qu'une affaire dont l'importance était dans le contrat. Ses assurances étaient prises sur ce point. Il n'avait plus rien à redouter... l'émotion de sa femme lui eût semblé inexplicable.

Les devoirs que Cora venait de contracter lui apparurent alors; innocente et pure,

n'ayant encore distingué personne, élevée dans de bons principes, elle rejeta les idées qui pouvaient être contraires à leur pratique, et résuma ses affections sur M. Delrieux.

CHAPITRE V.

Dans une ville où il n'y a ni poésie des arts, ni luxe, ni rapports journaliers avec l'étranger, où les idées ne s'échangent jamais, où il est reconnu pour tous qu'elles se bornent à un certain cercle, tracé à l'avance, où la vie matérielle est tout, le premier et le seul besoin qui se fasse sentir à la jeu-

nesse comme à l'âge mur, est celui de l'or.

Dès l'enfance, l'homme s'habitue à l'idée d'un travail, ayant pour but la richesse. L'âge des passions, de la jouissance, se perd dans les calculs d'une fortune en expectative; dans cette petite localité, en rapport avec ses petits intérêts, les chances brillantes sont rares. Ce n'est que peu à peu, et à l'aide d'une longue économie, que l'on parvient à s'enrichir.

Quand l'on arrive à la fortune, ce n'est que tard, lorsque les passions sociales ont remplacé dans l'âme les passions du jeune homme; à cet âge, l'orgueil et l'ambition sont une nécessité de la considération, et la fortune étant encore un moyen d'y arriver, on l'exploite en l'augmentant chaque jour davantage.

L'homme de province n'ayant joui de rien, n'ayant rien connu, rien senti que la perte ou le gain, ses rapports sont secs et uniformes, et son existence entièrement dépouillée

de la poésie qui fait apprécier l'or sous d'autres aspects que ceux des nécessités matérielles, ou de la considération.

Tel était M. Delrieux, l'homme auquel Cora venait d'unir son sort.

Long-temps avant cette époque, il avait fait venir près de lui, sa sœur, mademoiselle Marthe, restée fille par défaut de fortune. L'exactitude, l'activité, la vigilance, s'établirent avec la vieille demoiselle dans le ménage du notaire. La tranquillité et la confiance qu'il en éprouva, jointes à une grande absorption de travail, éloignèrent M. Delrieux de toutes idées du mariage. Mademoiselle Marthe, craignant avec raison qu'une jeune belle-sœur, ne vint lui ravir cette chère autorité qu'elle aimait tant, pour la reléguer dans l'inutilité que le célibat lui imposait, employa toutes les ressources de son esprit de femme à distraire de celui du notaire ce qui pourrait appeler ses idées ou ses réflexions sur la nécessité d'un établissement.

Déjà M. Delrieux venait d'atteindre sa quarantième année : quelque temps encore, et les craintes de mademoiselle Marthe disparaissaient devant l'âge avancé du notaire, et son existence, en se consolidant, prenait dans la province et parmi ses connaissances, la considération et l'importance qu'elle ambitionnait.

Une orgueilleuse satisfaction commençait à naître dans son esprit. Mais le sort s'amuse de nos projets ; il l'enleva de ce monde au moment où elle allait réaliser son rêve : une attaque d'apoplexie la ravit subitement aux trois partners de sa partie de boston de chaque soir, à son frère et aux soins domestiques, qui par sa mort retombèrent à la charge des gens de la maison.

Bientôt le défaut de surveillance à laquelle ils étaient accoutumés, amena parmi eux un grand désordre. Le notaire souffrit de cet état de chose. La nécessité de remplacer mademoiselle Marthe lui donna la première idée

du mariage. L'isolement qu'il éprouvait le soir, quand, fatigué de ses affaires, il remontait chez lui, donna plus d'importance à ce désir : des amis officieux, en le rapprochant de madame de Servin et de Cora, firent le reste.

CHAPITRE VI.

La douce Elva, de son côté, ne tarda pas à se marier aussi. Sa mère lui ayant présenté un riche négociant, elle l'accepta sans aucune crainte.

Simple et calme, ne concevant rien au delà de ce qui lui était offert, elle s'organisa, dans son ménage, avec confiance et bonheur,

— comme au centre de toutes ses ambitions.

Tout devint plaisir et action dans sa vie. Un meuble nouveau était une joie qui durait plusieurs jours; un détail d'intérieur était une occupation sérieuse, une affaire domestique, un accident majeur qui la préoccupait entièrement.

Quelques visites reçues ou rendues renouvelaient suffisamment ses idées, et lorsque les embarras de la maternité arrivèrent plus tard, ils complétèrent son existence.

La lenteur naturelle de son imagination se trouvant en rapport avec les aliments qu'elle pouvait lui donner, devint pour elle et ceux qui l'entourèrent, une source de bonheur; ses facultés, usées dans l'ordre voulu par la nature et la société, produisirent chez elle une harmonie qui rendit sa vie douce, sa santé bonne et son jugement sain.

De cette harmonie, de ces rapports réunis, naquirent une uniformité qui devint habitude,

vrai type de la femme de ménage : la vie de province était faite pour elle, et l'histoire entière de sa vie peut facilement se résumer par celle de quelques-uns de ses jours.

Heureuse femme! toute la société était organisée pour elle.

CHAPITRE VII.

La pauvre Cora était loin d'avoir d'aussi bonnes chances. A peine mariée, elle chercha avidement ce que ses rêves lui avaient promis, ce que sa vive imagination demandait, ce que toutes les passions de son âme exigeaient impérieusement.

La tendresse que son mari pouvait lui don-

ner était trop froide, trop calculée, trop positive pour qu'elle y trouvât l'aliment qu'elle cherchait; à l'exemple des jeunes femmes de son âge, elle le demanda aux soins de son ménage. Quelques mois y furent consacrés avec ardeur, et quoique ce genre d'occupation laissât une grande partie de ses facultés inactives, elle n'éprouva pas un vide réel: elle créait et formait.

Mais bientôt une organisation d'intérieur, assise sur des bases solides et simples, n'exigea plus qu'une surveillance légère et rejeta Cora dans l'inquiétude vague qu'elle éprouvait avant son mariage.

Pleine de foi dans l'avenir, comme la jeunesse, elle demanda à des occupations forcées le repos de son âme; un peu de littérature, de dessin, de musique occupèrent ses heures, non sa tête.

Pour que les arts soient un aliment à l'âme, il faut qu'ils aient un but, qu'ils se rattachent

à une nécessité, à une affection ou à une vanité. Or, Cora était trop riche pour en faire un but, ils n'étaient pas même un objet de vanité pour elle. Entourée de gens qui n'appréciaient pas les arts, elle manquait de l'émulation nécessaire pour acquérir du talent.

Son mari n'éprouvait aucune espèce de sympathie pour ce genre de travaux.

Elva les avait complètement abandonnés depuis son mariage.

Cette question : — où cela mène-t-il? — qu'elle avait entendu faire à quelques personnes de la ville, lui revint à l'esprit. Ainsi appliquée, elle la trouva juste : toute illusion d'artiste s'éteignit en elle; peu à peu elle ferma son piano, laissa ses pinceaux et chercha ailleurs la vie... — Où la trouver, se disait-elle?... Cependant le bonheur est en nous, il faut savoir le découvrir; étudions les femmes heureuses et tâchons de les imiter. — Bizarre raisonnement fait avec les idées du monde, comme si

nos caractères n'avaient pas tous un bonheur qui leur est propre, une existence voulue par notre organisation, une destinée indiquée par la nature.

L'ignorance où était Cora de la vie, de la société et du positif des choses, entretenait ses espérances. Déçue sur un point, elle les reportait sur d'autres.

Les illusions que se créent les femmes, l'éducation incomplète qu'elles reçoivent, les égarent long-temps à la recherche du bonheur. Lorsqu'une expérience chèrement acquise détruit toute illusion, il est trop tard pour le trouver. Les moyens qu'elles avaient de le fixer sont perdus. Ainsi le veut l'usage : l'éducation, complice de la société, comprime leurs forces jusqu'à ce qu'elles soient éteintes. La femme donne tout, jeunesse, beauté, esprit, fortune, puissance, pour des espérances qu'effeuille la réalité. Ce marché est une captation que la loi autorise, et telle est la force

de l'usage et des préjugés, qu'aucune femme n'ose encore s'élever hardiment contre eux. Il semble que, lasses de lutter, fatiguées de déceptions, elles veulent à tout prix le repos pour la seconde moitié d'une vie si mal employée, tant il est vrai que l'injustice sèche le cœur, développe l'égoïsme et fait une nécessité de reporter sur soi toutes ses sensations.

CHAPITRE VIII.

Cette recherche du bonheur des autres femmes n'apprit rien à Cora; de minutieux devoirs journaliers suffisaient à leurs besoins; leur vie, comme celle de sa sœur, se passait en apparence satisfaite et tranquille.

Lorsque Cora essaya quelques confidences, elle fut si peu comprise, qu'elle sentit qu'il y

avait, entre elle et son entourage, une différence de nature, un mystère d'intelligence.

Cette découverte l'inquiéta. La défiance entra dans son âme. Certaine de remplir ses devoirs avec autant d'exactitude et de perfection que les autres femmes, elle s'étonnait néanmoins du vide qu'ils lui laissaient. Elle douta d'elle-même.

Ce premier découragement fut amer. Il ternit son esprit plus que toutes les autres déceptions. Élevée dans une dévotion de pratique, la religion n'offrait aucun appui à l'activité de son esprit; l'incertitude qui s'était emparée d'elle demandait avec l'ardeur de son caractère une explication prompte.

Les conseils de sa sœur, de sa famille ne pouvaient lui suffire, car elles ne pouvaient la comprendre; le désir de la science entra dans son âme. Avide de tout apprendre, elle demanda aux livres des connaissances exactes;

tous ses moments de liberté furent employés à l'étude.

Ce but vers lequel se tournèrent toutes ses facultés répondit mieux que les autres à son attente; il contribua à lui faire passer assez doucement deux ou trois de ses belles années; et si, pendant leur cours, le développement de ses idées la fit renoncer à quelques rêves, lui arracha bien des illusions, l'ambition de connaître prolongea cette épreuve plus longtemps que les autres.

Ainsi, cette jeune femme, sans guide, sans conseils, à la recherche d'une science dont la découverte devait décider de son sort, trouvait l'énergie nécessaire au travail qu'elle exigeait.

CHAPITRE IX.

Parmi les hommes qu'elle voyait, il en était quelques-uns d'instruits qui eussent pu l'aider; mais avouer le genre de ses occupations, les idées nouvelles qu'il faisait naître en elle, mais parler littérature eût été franchir le cercle que l'usage lui imposait; et même l'homme instruit auquel elle se fût

adressée l'aurait blâmée. En effet! pour juger les auteurs, il faut revenir à des idées générales et naturelles, sortir de ce monde de convention imposée à la femme de province, où chacun a sa sphère tracée par la société. Malheur à ceux que des circonstances ou des facultés trop vives forcent à élargir cette sphère! isolés, méconnus, ils se créent une existence affreuse, car nul ne la comprend ni ne la partage : l'isolement ou la réprobation en est le fruit. De cette position fausse naissent souvent des directions manquées, des malheurs, quelquefois le crime! Aussi l'opinion d'une petite ville s'élève-t-elle avec toute la sévérité contre la femme qui cherche à étendre ses connaissances au delà des besoins usuels. Cora avait trop de sens pour n'avoir pas compris cette difficulté; elle se cachait comme d'un crime d'une occupation qui, dans toute autre position, lui eût valu des éloges et de l'admiration.

A force d'études et de travail, elle arriva enfin à des connaissances assez générales pour juger la position des femmes, pour peser les lois qui la constituent, pour apprécier les préjugés qui la maintiennent et la nécessité de se soumettre.

Cora sentit, après une longue méditation, tout espoir s'enfuir de son âme!

Cette dernière lueur, en s'éteignant, la laissa vis-à-vis d'elle-même avec ses fougueux désirs, ses besoins, ses facultés, dont elle se rendait actuellement compte, et partout devant elle, contre elle, des lois, des usages, des préjugés, des liens qui la paralysaient en la condamnant. L'impossible était partout, sa vie n'eût pas suffi à le secouer.

Resserrée par une éducation insuffisante à dompter sa nature si forte et si vive, Cora se trouvait à l'âge des passions, sans jouissances, et dépossédée de tout espoir, par la connaissance exacte qu'elle venait d'acquérir, des

choses de la vie. Ses principes de vertu, de morale, de raison, ajoutaient encore à son malheur, en lui faisant repousser avec dégoût, une vie d'intrigues et de bassesses, seule chance d'activité offerte à la femme, qui sort une fois de la ligne tracée.

Le découragement qui s'empara de son âme fut horrible. Seule, sans guide, assez élevée pour la comprendre et l'appuyer, mesurant l'inutilité de son existence, car elle n'avait point d'enfants, elle se mit à douter de la Providence.

Elle jugeait la société, et elle lui semblait une association à laquelle ni Dieu ni les faibles n'avaient pris part. Victime d'une force matérielle qu'elle ne croyait pas même une fatalité divine, la résignation lui manquait!... elle succombait sous le sentiment de son impuissance.

Notre nature morale a aussi ses accidents de santé, ses plaies, ses misères, qui, comme

ceux de la vie physique, usent nos forces. La lutte qu'ils nécessitent est longue et pénible, mais l'effet est certain.

Cora ne tarda pas à en ressentir les tristes influences, peu à peu ses facultés s'affaiblirent. Cette jeune femme, chez laquelle la Providence avait jeté tant de principes de vie, devint la proie d'une maladie de langueur.

Reléguée dans son appartement, réduite à une servitude anoblie par le luxe et les formes, exilée de tout ce qui pouvait la satisfaire, son âme mourait d'inanition.

Oh! qu'il y a d'amertume dans une existence forcée!... Qu'il y a de souffrances dans la lutte continuelle de la nature avec ce qui est imposé par les hommes!... Ce qu'éprouve l'âme ainsi resserrée, est une douleur dont le ciel et la victime ont seuls le secret. C'est un malheur de tous les instants, une plaie toujours ouverte et cuisante.

Aussi la triste Cora sentait-elle ses forces diminuer chaque jour, et telles étaient ses souffrances, qu'elle s'en applaudissait comme d'un bonheur.

CHAPITRE X.

Une importante liquidation à l'étude de M. Delrieux attira dans la ville de V... M. de Mervanne, homme du siècle, que ses moyens, son éducation et sa naissance avaient élevé rapidement à une haute et brillante position.

Sa très grande fortune lui ayant permis de

satisfaire ses passions, il s'y était abandonné largement, et l'emploi de toutes ses facultés, joint à un esprit éclairé, avait complété en lui la science de la vie et du monde.

Son jugement s'était formé par des connaissances positives et étendues, et lorsqu'arriva sa trentième année, toutes ses passions premières, usées par l'abus qu'il en avait fait, s'étaient éteintes pour faire place à l'ambition.

Maître de lui, sous tous les rapports, n'ayant que son intérêt pour guide, M. de Mervanne se trouva à la fin de la Restauration tel qu'il fallait être pour arriver.

Son ambition était raisonnée, la richesse, la distinction, l'élévation n'étaient, dans son esprit, que des moyens propres à faire agir, pour satisfaire ses goûts.

L'illustration du patriotisme n'agitait plus ses rêves : il y avait long-temps qu'en pesant toute chose il avait reconnu qu'avec nos institutions sociales le désintéressement ne

rapportait à ceux qui s'y livraient que déceptions et malheur.

La société était arrivée à ce point difficile où le bien général ne fait plus le bien particulier. Les entraves sans nombre qu'elle multipliait autour de l'existence individuelle faisait une loi à chacun de ne penser qu'à soi ; et si dans sa direction un être eût voulu se dévouer, méconnu, entravé, son dévouement eût été étouffé par tous ceux dont l'intérêt eût été contraire au sien : sa vie n'eût pas suffi à percer les intrigues sans nombre qui se seraient croisées autour de lui pour le perdre. Sans fruit pour la masse, sans bonheur pour lui, il eût usé sans résultats des facultés et des moyens qui, dirigés vers un but personnel, devaient offrir un résultat moins noble et moins grand, sans doute, mais plus réel. L'égoïsme, grandissant de jour en jour, devenait en éloignant tout ce qui était noble en nous, une fatalité de nos institutions à la-

quelle il fallait se soumettre sous peine d'être continuellement pris pour dupe.

Tel était, du point social où se trouvait M. de Mervanne, le jugement qu'il portait sur la société, jugement partagé par tous ceux que leur position, les circonstances et la fortune avaient mis à même de connaître cette époque de notre siècle.

Fin, souple, adroit, maître de lui lorsque la nécessité de ses intérêts ambitieux l'exigaient, M. de Mervanne employait avec art toutes ces ressources lorsqu'il avait un but, mais hors de là, rentré dans la vie privée, il se reposait de cette contrainte obligée qui, chez lui, n'était qu'un calcul, par une simplicité, une franchise et une bonhomie qui donnaient un charme séduisant à ses rapports.

Sa conversation avait un intérêt immense; il traitait toutes les questions de la hauteur de son esprit et de ses connaissances élevées, et avec une impartialité qu'expliquait son indif-

férence pour tout ce qui ne se rattachait point à ses plans ambitieux.

M. Delrieux fut enchanté de trouver en son client un homme auquel nulle question n'était étrangère. Il l'engagea à regarder sa maison comme la sienne pendant le court séjour qu'il comptait faire à V..., et le retint à dîner pour le jour même.

CHAPITRE XI.

Pendant le dîner, M. de Mervanne, voulant plaire à ses nouveaux hôtes, fut aimable, de cette amabilité qui met tous les esprits à la même hauteur. En réveillant et développant les idées des autres, il savait amener aux siennes par une certaine grâce affectueuse qui manque rarement son effet, par une grande

clarté d'exposé et par une séduction qui lui était propre.

Le notaire, lui-même, se prit à retrouver avec lui des idées de jeunesse, de franchise, presque de désintéressement.

Cora, peu habituée aux douceurs d'une conversation large et facile, en jouissait avec un entraînement dont elle ne se rendait pas compte; son esprit si délicat, si vif, trouvait enfin un aliment de son goût, et s'y livrait avec bonheur. Cet homme eût eu toute sa confiance avant qu'elle pensât, ainsi qu'elle en avait l'habitude dans ses rapports de province, aux conséquences qui s'y opposaient.

Il entrait dans ses idées les plus intimes, les devinait, les lui expliquait d'une manière flatteuse et bienveillante; puis y rattachant des observations profondes et générales, il réveillait dans l'esprit de la jeune femme une foule d'idées endormies.

La soirée se passa ainsi, dans de douces causeries, avec une rapidité extrême. Lorsque le moment de se séparer arriva, la simplicité des manières de M. de Mervanne, une familiarité de bonne compagnie, surtout l'élévation de ses idées qui instinctivement apprenait à Cora qu'elle devait être comprise et appréciée, établirent entre eux, qui la veille ne se connaissaient pas, une sorte d'intimité et d'épanchement que les plus fréquentes relations de province déterminent rarement.

Les jours suivants ramenèrent souvent M. de Mervanne chez Cora : son isolement comme étranger, ses rapports d'affaires avec M. Delrieux, le peu de temps qu'il devait passer à V.... motivèrent cette intimité inusitée.

Presque toujours seul avec la jeune femme que son état de santé, de jour en jour plus mauvais, retenait sur sa chaise longue, leur

conversation était aimable et sérieuse; nul sujet ne leur était étranger. La profondeur de l'esprit de M. de Mervanne allait rejoindre celui de la jeune femme et le développait. La pensée et la réflexion avaient tout révélé à Cora; l'expérience des choses avait tout appris à M. de Mervanne. — Cette nuance est peut-être nécessaire pour donner à la conversation, entre un homme et une femme, tout le charme qu'elle peut avoir?

Ils échangeaient leurs idées: en les nourrissant, elles devenaient inépuisables. Il est des sympathies qui valent mieux pour l'intimité que de longs passés; tous deux ne tardèrent point à échanger leurs idées comme de vieux amis.

CHAPITRE XII.

Presque arrivés à la confiance, la littérature les ramena à la question des femmes. M. de Mervanne la saisissant avec sa supériorité accoutumée, présenta leur position actuelle comme une fatalité de notre époque transitoire, difficile à résoudre encore; il comprenait les malheurs de la fausse position que

la civilisation actuelle fait aux femmes, qu'elle développe moralement sans les étayer, dans cette nouvelle existence, par de nouveaux usages ou de nouvelles lois. Cora concluait en prouvant que le bonheur de l'homme lui-même était engagé dans cette question.

— C'est par son propre intérêt, — dit-elle, — qu'il faut appeler sa sollicitude sur nous. C'est en lui faisant sentir que cet état de despotisme à notre égard ne lui laisse qu'un tiède bonheur à espérer de nous, qu'il faut développer ou réveiller dans son âme les réflexions qui peuvent à la longue amener une amélioration dans nos existences.

— Croyez-vous qu'elle soit possible?

— Je n'en doute pas.

— Par où commencerez-vous?

— J'ai beaucoup réfléchi, Monsieur. J'ai peu échangé mes idées; je crains que celles que je puis avoir là-dessus, ne vous semblent étrangères ou ennuyeuses. Ce serait manquer

à l'hospitalité, — ajouta-t-elle finement, — que de vous imposer un cours, lorsque la solitude vous fait un besoin de distraction.

— Il y a, Madame, dans la connaissance des idées intimes d'une jeune femme, un charme et un plaisir que je rechercherai comme une faveur... et que j'ose vous demander. Moi-même, je vous l'avoue, j'ai souvent pensé au moyen d'améliorer votre sort, et je suis resté convaincu que vous seule le pouvez. Vous avez sur nous un si éminent empire qu'il vous suffit de bien vouloir pour réussir.

— Aussi, Messieurs,—reprit gaîment Cora, — semble-t-il en voyant vos lois que vous nous craigniez comme vos plus grands ennemis! vous nous garrottez... que c'est pitié!

— Je réclame d'avance votre indulgence pour mon ignorance de garçon; mais expliquez-moi comment une femme, trop malheureuse, n'a pas les moyens de changer sa position?

— Parce qu'en acceptant cette position à un âge où elle ne pouvait la comprendre, elle a livré toutes ses armes, qu'elle a fait don de tous ses biens... et que, sans eux, pour une femme élevée, la liberté est chose dérisoire. Où seraient nos moyens d'existence, à nous, à qui l'on a rien appris, pas même à supporter les privations; pour qui la délicatesse physique est un obstacle à tout?

— Mais ne pourriez-vous retrouver autrement la protection et l'amour que réclament et la nature et votre caractère?

— Vous parlez, lui dit Cora, comme si l'honneur avait prévu ces cas et fait des lois dans les rapports d'hommes à femmes, comme si l'existence de l'homme lui-même, à notre époque, était si douce et si facile qu'il pût impunément se charger d'une obligation telle que comporte celle de la protection et du bonheur d'une femme.

— Mais une véritable affection sait vaincre

les difficultés. Les forces d'un homme sont toujours en raison de sa destination naturelle : il y en a pour deux dans sa vie.

— Oui ! tant que dure l'amour... mais après?

— Plus tard la femme s'est organisé une position.

— Vous oubliez que ce qu'elle n'a peut-être pas rougi d'accepter provisoirement de votre amour, elle le repoussera fièrement de votre pitié ; que si elle s'est crue réellement aimée, elle n'a pu prévoir de fin à votre affection, et qu'enfin, si ces moyens d'existence se trouvent assurés, ce que je veux bien admettre, qui remplira ceux de son âme qui resteront exaltés..... Les exigences sociales qu'elle bravait, appuyée de votre amour, vont l'accabler du moment qu'il lui manquera. Repoussée par tous, lui faudra-t-il revenir mendier auprès de son époux offensé, le refuge d'un toit honorable? ou bien,

cédant à de nouvelles séductions pour assouvir les besoins de son âme devenus exigents, tombera-t-elle de chute en chute dans l'avilissement et la honte?

— Mieux vaudrait alors une séparation!

— La séparation! — dit Cora dédaigneusement, — pauvre recours! — Nos mœurs ont changé depuis les Gaulois, et ce qu'une femme élevée a de plus à craindre actuellement, n'est assurément pas ce dont vos lois nous gardent... d'être battues.

— Mais il y a d'autres cas?

— La grossièreté et l'immoralité scandaleusement affichées avec l'impudeur de la force brutale!... Croyez-vous, — ajouta-t-elle, — qu'au dix-neuvième siècle où tout se résume dans les formes, avec nos mœurs si complètement empreintes du jésuitisme reproché à nos pères, ces délits arrivent en ménage, et qu'une femme n'est réellement malheureuse que par ces trois cas prévus par la loi?

— Non, mais ils lui servent de moyens.

— Pour arriver à quoi? — reprit-elle ; — à une liberté sans considération?... C'est en vérité une singulière loi, qu'une loi qui dit à la femme : je protègerai ta faiblesse, mais à la condition que tu m'achèteras par l'abnégation de toutes tes habitudes ; — par le déshonneur du père de tes enfants, de l'homme avec lequel tu n'as fait qu'une vie pendant plusieurs années, que peut-être tu as aimé ; — par la révélation de tout ce que ton intérieur de famille a de plus abject et de plus humiliant ; — par la fausseté, le mensonge, la ruse, la perfidie, car il me faut des preuves ; — par l'oubli de ta dignité personnelle... de ton amour maternel. — D'avance tu accepteras toutes les chances pénibles d'une séparation publique, et tu dévoueras de sang froid tes enfants au malheur. — Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de femmes capables d'un pareil marché?

— Certaines positions excusent bien des choses.

— La femme qui accepte une pareille séparation, Monsieur, a cessé d'être femme, s'il est vrai que notre caractère se compose de générosité et de dévouement.

— C'est un de vos plus nobles attributs.

— Eh bien! que dire du législateur qui a si chèrement tarifé notre liberté? — C'est un bien grand hommage rendu à notre caractère dans l'intérêt du mariage et de la société, ou une amère dérision de notre faiblesse.

CHAPITRE XIII.

— J'ai connu, — dit en souriant M. de Mervanne, — une femme fort riche ; elle avait épousé un homme presque sans fortune. A peine mariés, il l'emmena à la campagne, et là, la soumettant à la plus avaricieuse économie, il s'arrangea de manière, dans le cas où sa femme viendrait à mourir, à se faire, sur

ses revenus, une fortune à lui. Hors une économie révoltante pour sa position, il eût été impossible à cette femme de rien prouver contre son mari, qui, calme et poli, avait cependant tous les défauts qu'entraîne la soif de l'or pour l'or même : la sécheresse du cœur et de l'esprit. Cette malheureuse femme, privée de toutes ses habitudes de luxe et d'aisance, continuellement en face d'une homme qui s'engraissait de sa substance, éprouvait encore le chagrin de voir ses enfants frustrés de l'éducation qu'elle eût voulu leur donner. — L'impuissance et le malheur l'ont tuée jeune. — Son mari, après avoir restitué à ses fils le bien de leur mère, s'est encore trouvé à la tête d'une brillante fortune.

— Vous voyez bien! dit Cora.

— Oh! oui! notre législation a encore beaucoup à faire là-dessus, mais elle craint que le premier coup porté ne détermine un éboule-

ment dont les décombres couvriraient toute la société.

— Erreur, religion d'un vieux préjugé qu'on n'ose toucher. Le mariage tel qu'il est actuellement, avec la fatalité de nos idées avancées, avec les exigences qu'entraîne forcément le besoin du luxe, occasionne par ses conséquences fâcheuses, générales et particulières, plus de maux à la société que n'en produira jamais un profond changement.

— Vous voudriez donc l'abolir.

— Non, dit Cora, je regarde le mariage comme la plus grande... et même la seule chance de bonheur en ce monde!.. Cette union de deux êtres qui s'appuient l'un sur l'autre pour supporter la vie est à la fois touchante, convenable, belle et religieuse; mais je voudrais en modifier les usages, je voudrais qu'il fût un lien d'amour et de raison, et non un esclavage; qu'au lieu d'acheter la protection d'un homme dont la nature a fait un besoin à

la femme, par l'abandon de tous ses droits, de sa volonté, de son être, elle la lui payât par de la tendresse, du bonheur, par tout ce que le cœur a de générosité, de dévouement, de bonté et d'amour, par ce charme de toutes les minutes jeté sur la vie, et dont la nécessité, la reconnaissance et la maternité seraient les garanties.

— Voilà qui est à merveille pour la partie des femmes bonnes et raisonnables; mais les autres ?

— Elles le seraient toutes, Monsieur, du moment qu'il leur serait bien démontré qu'il y a pour elles avantage, et que l'éducation, plus juste, plus positive, plus complète, les éclairerait suffisamment sur leurs propres intérêts. Faites l'association de l'homme et de la femme aussi douce que possible par le mariage, toutes auront l'esprit de s'y attacher comme ce qu'elles doivent espérer de mieux en ce monde. — Pourquoi cette union est-elle

souvent si malheureuse? pourquoi la femme en tire-t-elle la chaîne de tous côtés pour s'en affranchir? C'est qu'elle n'est plus pour elle d'aucun avantage; c'est qu'elle a perdu l'effet de son noble principe : le bonheur et l'appui.

— Mais nous, Madame, nous qui, jusqu'à présent vous avons jeté tous les torts pour vous étourdir et vous empêcher de nous juger; obligés, aujourd'hui, que vous commencez à débrouiller votre position sociale, d'avouer que nous sommes loin d'être parfaits, que feriez-vous de nous s'il nous arrivait de nous souvenir de nos vieilles habitudes, de n'être ni justes, ni bons, ni fidèles?

— Comme dans ce siècle vous êtes généralement très bien dressés à calculer, Messieurs, — ajouta-t-elle en riant, — il ne serait pas impossible de vous prouver mathématiquement que votre intérêt exige un changement : alors vous l'obtiendrez, en ajoutant à l'éducation toute scientifique que vous recevez au-

jourd'hui, d'égales notions morales sur la femme, les devoirs de famille et de société... Et puis, remarquez que quand même il resterait encore quelques mauvaises semences de l'homme du dix-neuvième siècle (ici sa physionomie prit une expression finement moqueuse), la femme jouissant d'une indépendance de fortune sera toujours moins malheureuse qu'elle ne l'est actuellement.

— Mais n'abuserait-elle pas de cette indépendance? et la mobilité de son imagination, l'inégalité de sa santé, sa faiblesse même, en offrant plus de prise sur elle aux intrigants, ne mettraient-elles pas en danger les intérêts de la femme, et par cela même de la société?

— Vous oubliez qu'elles trouveront un conseil et un ami où jadis elles trouvaient un maître. D'ailleurs donnez à la femme une instruction solide, n'en faites pas un mannequin qui dans la première jeunesse prendra toutes les formes, ou une folle que des illusions jettent hors des

idées reçues, dans un monde idéal : faites-en une femme, et son éducation sera la garantie de son bonheur et du vôtre, comme celui de l'homme est un frein aux excès de la liberté. Mais je m'anime, — dit-elle, — je suis à la tribune : vous allez vous moquer de moi.

— Non vraiment, Madame, seulement l'époque n'est point encore assez mûre pour ce que vous proposez. — Il nous faut encore...

— Bonne nouvelle, — dit M. Delrieux en entrant chez sa femme et s'adressant à M. de Mervanne, — l'épreuve de votre contrat vient d'être acceptée, après-demain nous le signerons.. sous trois jours je vous rends la liberté.. Puis, entraînant son client à l'écart, il lui soumit plusieurs détails d'affaires dont la discussion se prolongea jusqu'au moment où un domestique vint annoncer que madame était servie.

CHAPITRE XIV.

— J'ai parcouru ce matin votre ville, dit le lendemain M. de Mervanne à madame Delrieux, le commerce et l'activité y régnent; mais nulle part le luxe, la poésie ou l'amour.

— L'amour! — dit gaîment Cora, — ne parlez jamais de cela. Bien des femmes sont fermement persuadées qu'il ne peut exister;

elles se moqueraient de vous, et toutes les autres le regardent comme un degré de folie plus ou moins dangereux.

— Mais ce n'est pas possible ?

— En vérité, si ; et vous le conceverez parfaitement en réfléchissant que tous les hommes ici sont occupés. Tous ont un but de fortune, pour lequel la bonne opinion de leurs concitoyens est nécessaire. Aussi ne doivent-ils donner aucune prise aux préventions et sortir le plus rarement possible de leurs affaires personnelles. Leurs rapports avec les femmes sont, par conséquent, rares et peu aimables. D'ailleurs,—ajouta-t-elle,—l'amour exige certaines conditions que vous chercheriez vainement ; les idées arrêtées et rétrécies, les usages et les préjugés dépouillent l'esprit de tout ce qu'il y a de franc, de noble et de grand. Ici, rien ne réveille l'exaltation qui produit l'amour, ne fait naître la

poésie qui l'entretient, ne parle aux facultés qui l'alimentent.

— Exceptez quelques femmes, comme vous, Madame, qui gardent une chaleur d'âme dont il est facile de saisir quelques étincelles.

— C'est une grâce d'état. Je n'en ai jamais connu la réalité. Peut-être Dieu l'a-t-il permis à mes rêves.

— Mais alors que deviennent donc ici les femmes comme vous, Madame? — dit-il, en se plaçant en face d'elle, un coude gracieusement appuyé sur la cheminée, et son regard posé sur le sien.

A toute autre époque de sa vie, Cora eût été vivement embarrassée d'une question qui ainsi faite supposait un droit de confiance qu'on accorde rarement, surtout à un étranger; elle rougit, et resta un moment interdite. Mais il lui sembla que, ne tenant bientôt plus à la vie, par rien, elle pouvait raconter ses sentiments intimes, comme une chose de nulle

valeur, puisqu'ils ne devaient plus avoir de retour sur elle-même... Après un moment de silence, elle releva la tête, et, regardant M. de Mervanne :

— Elles cachent leurs pensées avec le plus grand soin, Monsieur, — lui répondit-elle, — sans cela le blâme général les atteindrait et à juste titre, car n'étant pas comprises, elles seraient suspectées... Je crois vous l'avoir dit... la grande généralité des habitants de ce pays en est encore à la première période du développement social : les besoins matériels.

— Mais ces gens-là renient la vie, — dit vivement M. de Mervanne.— Qu'est-elle sans l'amour? lui seul nous fait comprendre l'autre monde... nous anoblit... nous fait toucher aux secrets de Dieu en nous révélant tout ce qui est en nous... L'homme qui meurt sans avoir aimé de toute la force de son âme n'a pas vécu... et la femme!... — dit-il en s'animant davantage. — Qu'est-ce qu'une vie de

femme sans amour? un avilissant esclavage... un abrutissement animal... une vie manquée qui, n'ayant pas rempli sa céleste mission sur terre, est à recommencer. Chaque femme en doit au moins un à la société... un homme dans l'univers attend d'elle le sentiment de ce qu'il peut être, de ce qu'il peut entreprendre... la force et l'élévation d'idées nécessaires aux missions qui lui sont imposées... Je ne dis pas qu'une vie entière doit s'écouler dans l'amour; mais c'est lui qui doit la commencer, l'aider et la développer... c'est la plus belle, la plus noble, la plus douce de nos facultés... la renier est folie... c'est l'existence, puisqu'elle donne une valeur à tout... Ces gens ne calculent pas aussi bien que vous le disiez, Madame.

— Si vraiment, — dit-elle en souriant, — mais vous ne faites pas la même règle.

— Oh! que vous me donnez une triste idée de votre existence, et que votre vie ainsi muti-

lée doit se traîner pénible et malheureuse... n'y a-t-il donc rien à tenter?

— Il n'est que deux routes, se soumettre ou se briser, dit-elle tristement.

— Ne pourriez-vous rien essayer?

— Ce serait alimenter mes facultés sans les satisfaire, et m'éloigner encore de cette vie à laquelle il faudra toujours revenir... et puis !...

Elle n'ajouta pas, et resta rêveuse.... Elle n'osait avouer sa dépendance de femme.

— Il faudrait cependant tenter quelque chose, Madame, — dit M. de Mervanne, après quelques minutes de silence et d'intérêt.

— Dieu est bon, Monsieur; — et, désignant des yeux son mouchoir, elle montra à M. de Mervanne les traces du sang qu'elle venait d'y déposer en toussant. — Vous le voyez, — ajouta-t-elle, — j'ai un espoir!

CHAPITRE XV.

A cette vue, un sentiment indéfinissable agita l'âme de M. de Mervanne. En regardant cette femme si jeune, si belle, si intéressante, une foule d'idées s'éveillèrent en lui : on pouvait encore la rendre à la vie, au bonheur, l'enlever de cette sphère trop étroite pour elle, l'entourer d'amour, accomplir sa destinée.

Mais le monde, les conséquences d'une pareille entreprise vinrent aussi traverser son esprit. Il n'était ni assez *méchant* pour commettre le mal sans remords, ni assez *bon* pour faire le sacrifice de son avenir.

Tout attachement à sa fin, l'expérience le lui avait appris. Un jour l'intérêt que lui inspirait cette jeune femme cesserait.—Il craignait alors de la rejeter dans un malheur plus profond que celui qui l'accablait actuellement.

Accusant la société, notre législation, tout ce que les hommes ont fait contre la nature pour l'arrangement de nos destinées, il resta absorbé dans une profonde méditation que Cora ne chercha point à rompre.

Ce fut Elva qui, en entrant, tira M. de Mervanne de ses réflexions. — Comment allez-vous, demanda-t-elle à sa sœur ?

— Mieux depuis trois jours, — répondit Cora, en jetant sur M. de Mervanne un regard intraduisible.

Il ne l'aperçut pas, se leva et sortit :

Il avait besoin de se distraire des idées sérieuses que madame Delrieux venait d'éveiller en lui.

Il sentait qu'en habitant près d'elle, il lui deviendrait impossible de ne pas s'y attacher, excité par l'attrait, la nouveauté et le charme qu'inspirent la jeunesse lorsqu'elle est atteinte par le malheur. Cependant que pouvait-il pour elle? Ses idées avaient un autre cours que celui de la tendresse... ses facultés usées par la jouissance... son esprit et son cœur réfroidis par l'âge et l'expérience ne pourraient répondre à la fraîcheur, à la vivacité de cette âme si neuve, si sensible et si forte. Le bonheur n'est durable que par l'harmonie... il faut à cette femme, se disait-il, tous les rêves et les illusions d'une première passion de jeune homme, et moi! qui en amour n'ai plus que des caprices, après avoir développé son exaltation, pourrais-je la satisfaire? — Non, — d'autres

intérêts m'occupent et m'entraînent; le mécompte qu'elle éprouverait en trouvant le plaisir seul, au lieu du bonheur qu'elle espère, semerait le doute, le reproche entre nous, et rendrait bientôt notre union pénible..... la rompre pourrait m'être difficile...... Oublions cette jeune femme, laissons le hasard suivre le cours de ses injustices, puisqu'il n'y a pour moi aucun intérêt à l'entraver.

Une lettre qu'il reçut en rentrant, et par laquelle il jugea son retour nécessaire, acheva de le déterminer, et son départ fut fixé au lendemain.

CHAPITRE XVI.

La dernière visite que M. de Mervanne fit à Cora, fut longue. Il s'abandonna sans crainte au charme de se trouver seul avec elle. Il allait la quitter! ce charme donna à sa causerie plus d'abandon et d'intimité. Rassuré sur l'avenir par son départ, il se livrait au présent débarrassé des entraves du monde, et rentrant

dans sa nature aimante et bonne, il profita d'un bien dont il connaissait la valeur.

Cora, de son côté, prévoyant que pour la dernière fois peut-être elle serait comprise, employa le peu d'instants qui lui restaient encore à jouir de cette confiance.

Sa fin prochaine, sur laquelle elle comptait, donnait moins d'importance et de valeur à ses aveux : elle s'abandonna à l'élan de ses pensées et de ses souvenirs.

Ce fut avec une philosophie ironique et railleuse qu'elle racontait à M. de Mervanne les déceptions de sa jeunesse, les mécomptes de ses belles années, les hallucinations de son imagination solitaire livrée à elle-même, sans aliments, sans connaissances, sans points donnés... Les chutes qu'elle faisait en retombant sur le réel qui lui était offert..... et les cicatrices douloureuses qui survivaient à ses blessures.

Montrant ainsi à nu son âme si large et

si noble, elle parlait d'elle-même comme d'une fiction ou d'une chose passée : n'espérant rien de la vie, elle n'y tenait plus que par le sentiment de la quitter bientôt.

Le naturel, la franchise de ses discours, qui n'avaient d'autre but que de peindre ce qu'elle avait éprouvé, sans rechercher, ni espérer de consolations; cet abandon volontaire de la vie donnait à ce court entretien une poésie rare et touchante que M. de Mervanne appréciait et sentait en homme d'esprit et du monde.

Quelle étude que cette jeune femme qu'aucune sympathie n'avait encore émue! pleine d'énergie, de sensation, sa vie s'éteignait faute d'aliments. Résumant ses besoins, ses droits, ses sacrifices et ses maux, elle eût éclairé l'humanité sur la science des femmes, si l'humanité inquiète de leur sort cherchait à s'en instruire pour l'améliorer,

— Je ne sais, — dit-elle, — si je dois remer-

cier Dieu de vous avoir connu : vous êtes venu comme une dernière épreuve, placer un regret entre la vie et moi, en me montrant l'homme de mes rêves.... Non, plus maintenant, — ajouta-t-elle, — nos routes ont été trop long-temps séparées l'une de l'autre, mais plus jeune..... j'eusse pu être heureuse..... Souvenez-vous de moi..... cela me sera doux à penser..... Je n'ai pas eu de but en ce monde, je le quitte comme j'y suis venue, à moins que Dieu, en nous réunissant à mes derniers moments, n'ait voulu vous faire apprécier mes souffrances, et jeter par moi, dans l'esprit d'un homme éminent, la première idée d'un changement dans les lois et les usages qui nous régissent.

M. de Mervanne, en proie à une émotion à laquelle il aurait cru son âme étrangère, prit congé de Cora, et ne pût penser qu'à elle pendant toute la route. Ses dernières paroles retentissaient sans cesse à son oreille. L'impos-

sibilité d'arracher cette femme au malheur qui l'enserrait réveillait en lui mille idées de réforme législative.

Aidé de sa profonde connaissance du monde, il combina les différentes sociétés, et seul dans sa chaise de poste, refit, modifia, composa les utopies, les systèmes les plus admirables. Rêves d'un esprit ardent et éclairé que les forces de l'homme isolé ne réalisent jamais.

Arrivé à Paris, la tête pleine d'idées nouvelles de restauration, de projets, il s'expliqua comment quelques jours après il ne lui en restait plus aucune; il en avait oublié une bonne part au café de Paris, après le premier déjeûner que lui donnèrent ses amis; une autre dans les bureaux du ministère; et le reste échoua complètement après une séance à la chambre des députés.

CHAPITRE XVII.

Un matin, quelques mois après le départ de M. Mervanne, toutes les cloches de la cathédrale de la petite ville de V.... annonçaient au loin qu'un service important allait commencer. Le clergé, en grande pompe, attendait l'instant marqué pour aller chercher le cercueil; les orphelins de l'hospice

traversaient lentement la ville pour se rendre au lieu indiqué ; une foule de pauvres obstruait la principale rue ; des hommes et des femmes en deuil se rendaient en grand nombre à une maison tendue de noir, devant laquelle se trouvait une bière de femme et de l'eau bénite.

Dans le salon, Elva, couverte d'une large mante noire, accueillait les arrivans par un salut de tête et l'indication d'un siége.

Au chant des prêtres, tout le monde se leva silencieusement et prit, dans un recueillement solennel, le chemin de l'église.

Resté seul chez lui, M. Delrieux réfléchit à sa position ; le sort, en lui enlevant Cora, renversait tous ses plans. Nous devons le dire, le notaire déplorait beaucoup plus dans cet événement l'obligation de réformer toutes ses habitudes, que la blessure faite à ses sentiments. Recommencer de nouveaux liens lui semblait dangereux, et l'isolement

dans sa vieillesse, qui pouvait devenir infirme ou maladive, l'effrayait.

La mort de Cora l'avait surpris, il s'était accoutumé, ainsi qu'il arrive pour les longues maladies, à voir ses souffrances sans en apprécier le danger.

Lorsqu'après le départ de M. de Mervanne, Cora, de plus en plus triste et souffrante, chercha la solitude la plus absolue, M. Delrieux n'y vit qu'un caprice, qu'au travers de ses occupations il remarqua peu, car rien ne changea pour lui. Toujours douce, égale dans ses rapports, Cora se plaignait rarement, et la réponse : — Comme cela, — qu'elle faisait, sans autre explication à la demande journellement uniforme de M. Delrieux : — Comment allez-vous ce matin? — avait endormi sa sollicitude à ce point que lorsqu'on vint lui annoncer que sa femme, à la suite d'un regorgement de sang, était à toute extrémité..... il ap-

prit cet événement comme un accident naturel qu'on ne pouvait ni prévoir ni empêcher.

CHAPITRE XVIII.

Quelques jours après, Elva ayant achevé de présider à l'arrangement de l'appartement de sa sœur, jeta un dernier regard sur l'ordre qu'elle y avait fait régner, puis elle descendit près de M. Delrieux : elle le trouva seul et réfléchissant dans son bureau près du feu ; quelques amis venaient de le quitter.

— Mon frère,— dit-elle,— que voulez-vous faire de ces papiers que j'ai trouvés chez la pauvre Cora? Voulez-vous en prendre connaissance, ou faut-il les détruire?

— Ils sont, je crois, de nulle valeur, — dit le notaire; — notre contrat de mariage a prévu nos décès réciproques. Votre sœur n'ayant pas d'enfants, n'a pu tester; ils contiennent sans doute quelques brouillons de lettres, quelques idées extravagantes? votre pauvre sœur depuis sa maladie s'amusait quelquefois à écrire.

— Voici son cahier de dépenses, — dit Elva en présentant successivement au notaire les papiers qu'elle tenait.

M. Delrieux le prit, le feuilleta, puis l'abandonna aux flammes pour suivre l'examen des autres.

— Voici des lettres... des vers...

— Inutiles, — dit le notaire, et le foyer dévorait tout!

— Des extraits... des remarques...

— Voyons... de la philosophie, des romans; bons à brûler!

— Voilà l'état du linge et de la vaisselle... voilà des quittances.

— Donnez, il faut garder cela.

— Qu'est-ce? — dit Elva; — c'est l'écriture de ma sœur.

— Voulez-vous lire?

Elva déploya lentement plusieurs feuilles d'un joli papier satiné et fin, et prenant au hasard une d'elle, elle lut ce qui suit :

« Je souffre ce soir plus que de coutume... Mes idées sombres et noires me font interroger mes maux... ils sont graves... peut-être mortels!... S'il en est ainsi, pourquoi me priver de la seule consolation qui me soit permise :

celle de retracer mes pensées en les écrivant.

« J'ai vingt-sept ans ! à peine puis-je compter quelques heures écoulées selon mes goûts... quelques heures où le bonheur rapide comme l'éclair ait sillonné mes jours... Pourtant c'est la belle moitié de ma vie.... qu'attendrais-je du reste?...

« Jeune, élevée sans idées positives des choses de la vie... ne connaissant point assez le monde pour qu'il ait développé mes goûts... j'ai cru qu'en suivant la route de la raison, elle suffirait à mes désirs... que sa voix était le sentiment inexplicable que je ressentais en moi... J'ai cédé à son empire... je n'ai écouté que sa loi... j'ai refoulé tout ce qui s'opposait à sa pratique... Que m'en est-il revenu?... Je succombe à une longue et pénible lutte... et c'est lorsque mon mal est sans ressources que je m'aperçois qu'il était une autre destinée offerte à ma jeunesse... un attachement qui

répondît à mon cœur et que la société ait pu légitimer... Pourquoi m'a-t-on caché cette autre existence?... Pourquoi mon inexpérience m'a-t-elle privée du choix?... Je ne quitterais pas ainsi la vie sans avoir réalisé un des rêves de ma brillante imagination..., sans avoir été aimée !...

« Il est trop tard !...

« Patience, résignation, vous deviez assouplir ma volonté et me bercer dans l'habitude. Vain espoir! par le passé, je pressens l'avenir et n'y vois qu'ennuie, isolement et dégoût.

« Chaque jour me trouve plus triste. La tristesse passagère a quelques charmes: l'âme s'y

complaît ou s'y retrempe... mais une tristesse prolongée, une tristesse qui ne doit point finir... qui naît d'une perspective voilée de deuil... d'un horizon gris et monotome; cette tristesse est affreuse... elle tue, et c'est elle qui m'accable...

« Mon cœur n'a plus d'espoir... mon imagination plus de rêves pour donner à l'esprit un instant de repos ou d'illusion... Le découragement naît de l'impuissance. Le vide me suit partout, ma jeunesse s'est flétrie dans les regrets, la coupe s'en est en vain tarie... Pourtant la vie s'ouvrait belle devant moi, je devais être heureuse!... est-ce ma faute ou celle du destin?. . . . .

. . . .

. . . .

Brouillées, confuses et vaporeuses, mes idées n'ont plus d'énergie... je les distingue à peine.... A force de penser, mon esprit s'est engourdi, comme les forces de mon

corps après une grande fatigue... Il y a tant de souffrances et d'amertume dans mon existence... je suis si sûre que, quelles que soient les circonstances, la vie ne peut plus rien m'apporter de mon goût... elle m'apparaît si uniforme, si nulle, si ordinaire... que la raisonsé refuse à y rattacher un rêve, et me fait, quel qu'en soit le moyen, un bonheur de la mort.

« Mais, ô mon Dieu! que la route du malheur est longue!...

« La lutte de mes idées de mes besoins, avec ce qui m'est offert passe mes forces, j'y succombe... Ces piqures de tous les instants, que chaque instant renouvelle... les liens qui

m'enchaînent, qui me garrottent... cette fatalité d'existence que ma foi ne peut rallier à la volonté de Dieu... les misérables convictions de ceux qui m'entourent, que les efforts de toute ma vie ne sauraient ébranler... le sentiment de mon impuissance qui use mon âme et ma volonté en les refoulant... cette surabondance de facultés qu'il me faut ployer, cacher et serrer comme les papiers d'un transfuge... tout cela est une question de toutes les heures... et quand arrive la nuit... épuisée... affaiblie de ma lutte... je pleure... comme un enfant... et je m'endors dans l'idée de la mort.

« On appelle cela ma destinée !

« J'ai meilleure opinion des œuvres de Dieu !

« Une conscience intérieure m'apprend que quelle que soit la misère de la vie humaine... la mienne eût pu être moins amère...

« Sentiments du bonheur quittez-moi...abandonnez mon âme!... je vais mourir... Portez ailleurs vos rêves décevants... vos illusions trompeuses... l'activité bouillonnante de vos sensations incomplètes..... ma vie est manquée!... Inutiles hôtes d'un cœur fait pour aimer, cherchez ailleurs une âme à dévorer... une vie à consumer... un esprit à ronger.

« Rêves de ma jeunesse, d'où veniez-vous? quel était votre but ainsi placé en moi?... Dieu vous avait-il faits pour être combattus?... Où preniez-vous naissance?... Était-ce l'élévation de mes idées, la vigueur de mes facultés aimantes.... l'abondante délicatesse de mon cœur qui vous ont nourri dans mon sein? Étiez-vous prophètes de mon bonheur, destinés à me le faire pressentir... rechercher? Ou, comme un appas offert à mes désirs qu'une féroce puissance m'aurait toujours ravi, veniez-vous narquer ma faiblesse et mon impuissance?...

« Non! je le sens, essence divine, Dieu vous avait placé dans mon esprit pour m'indiquer, au milieu des ténèbres du monde, la direction de mon être... mon but divin... Pourquoi n'ai-je pu le suivre?.. pourquoi m'a-t-on fait un devoir de vous étouffer?.. En vain j'ai voulu vous imposer une autre direction, d'autres lois que celles qui vous étaient naturelles... vous m'avez vaincue... Plus forts que la société, que ma volonté, que ma raison, vous avez long-temps miné ce corps matériel qui vous garrotte et vous resserre, et victorieux, le temps n'est pas loin où vous en débarrassant entièrement vous retournerez au ciel demander compte de la longue injustice qui vous a été faite... Hâtez-vous... chaque jour me porte de nouvelles souffrances... l'isolement où vous m'avez placée use mes forces.

« Société, sois contente! encore une victime silencieuse et résignée qui se perd dans tes nuits.

« J'ai accompli tes préceptes, j'ai suivi tes lois. — Que m'as-tu donné? — A quoi t'ai-je servi?... Inutile... méconnue, ma richesse a été réputée crime... J'ai caché mes tristesses, et toutes mes facultés n'ont pas même tourné à ton profit..... Je n'ai pu t'élever un citoyen à la vertu... au courage... Mes moyens reployés n'ont servi ni à ton illustration..... ni à ta richesse mercantile... ni à ton développement... ni à la procréation... ni au bonheur d'un seul de tes individus. »

— Laissez cela, ma sœur, dit le notaire, en interrompant Elva : ce sont des rêveries qui n'aboutissent à rien... il faut les anéantir...

La jeune femme, émue et indécise, regarda son beau-frère comme si, pour la première fois, elle doutait qu'on pût lui obéir... Des idées nouvelles se faisaient jour dans son esprit... un aspect de la vie qu'elle n'avait jamais entrevu, lui apparaissait tout à coup,

vague encore il est vrai.... mais assez pour préoccuper ses facultés.

Un nouveau geste du notaire qui demandait les lettres, la rappela à ses habitudes ordinaires de soumission... Elle obéit...

Se saisissant alors de ces mille feuilles, M. Delrieux les livra toutes aux flammes, qui s'élevèrent aussitôt rapides et voltigeantes, emportant tout ce qui restait, ici-bas, de l'essence immatérielle de Cora!

UNE COQUETTE.

TROISIÈME ÉTUDE DE FEMME.

L'injustice a froissé son esprit et son âme,
Comme l'amour trahi peut abattre une femme,
Comme la foi ravie aux beaux anges déchus,
Comme tout ce qu'on brise et tout ce qui n'est plus.

Qu'importe, pour vous tous, que ma foi soit flétrie,
Que mon cœur soit brisé ; que, seule avec la vie,
Dans la honte et les pleurs, je finisse le jour :
Au prix d'un long bonheur se cueille un jour d'amour !

. . . .
. . . .
En vain, pour me tromper, le mensonge et les formes
Vous prêtent leur manteau, vous couvrent de leur plis,
Mon esprit vous connaît, mon âme vous devine.
. . . .

Si, du fond de mon cœur, une voix secourable
S'élançait vers mon Dieu, lui demandant appui,
Si mes regrets, mes pleurs, la douleur qui m'accable,
Dans un acte d'amour s'élevaient tous vers lui,
Peut-être que mon âme, en sa douleur profonde,
Renaîtrait au bonheur, à l'espoir, à la foi !...
Mais mon cœur s'est brisé dans l'amour de ce monde :
Comment offrir à Dieu ce qui n'est plus en moi ?

Cl. Brunne.

CHAPITRE I.

Passé trente ans, pour vivre dans le monde, il faut
que le cœur se brise ou se bronze.

(CHAMPFORT.)

Dans un riche salon, brillant de femmes, de luxe, de lumières, un calme de quelques instants venait de succéder à la danse.

Le bal était avancé. L'aisance et la liberté produites par le plaisir commençaient à s'y faire sentir. Quelques départs avaient déjà laissé quelques places vides. Un très petit

nombre d'hommes en avaient profité pour se rapprocher des femmes, qui, généralement abandonnées, en étaient réduites, ainsi qu'il arrive actuellement dans beaucoup de salons français, à causer entre elles, pour passer le temps et donner cours à leurs observations, presque toujours mesquines ou moqueuses.

Une seule femme, debout près du chambranle d'une élégante cheminée, semblait recevoir avec indifférence et légèreté l'hommage de plusieurs hommes qui s'empressaient autour d'elle; elle les écoutait nonchalamment en roulant dans ses doigts un des jolis écrans de la cheminée; ses yeux baissés sur ce joujou se relevaient par intervalle pour jeter un regard ou un sourire à ceux qui l'entouraient; sa voix se faisait rarement entendre, juste assez, cependant, pour soutenir une conversation qu'elle maîtrisait sans avoir l'air d'y mettre aucune importance.

Cette femme, âgée d'environ trente ans, avait

dû être bien jolie, alors que la fraîcheur de la jeunesse animait l'élégante et gracieuse régularité de ses traits : toutes les lignes en étaient encore merveilleusement conservées ; un peu de maigreur, une extrême pâleur, y faisaient seuls regretter la jeunesse.

Grande, élancée, prodigieusement gracieuse, elle pouvait ne pas frapper les regards au premier coup d'œil ; mais, pour l'observateur, il y avait dans cette femme toutes les beautés de l'âme, toute la poésie du sentiment.

Sa puissante et mobile physionomie accusait des passions fortement concentrées. Son regard, quelquefois fixe et incertain, annonçait qu'elle s'était fait un monde intérieur dans lequel elle vivait, et dans lequel involontairement elle retournait toujours, oubliant le rôle qu'elle s'était imposé, pour la soirée et pour le monde.

L'archet se fit entendre. Un jeune homme,

d'une tournure médiocrement élégante, s'approcha, et lui demanda la contredanse qu'on allait commencer.

— Je vous remercie, Monsieur, — dit-elle froidement, — je me reposerai.

Tournant alors, avec tendresse, son regard vers son plus proche voisin, elle parut lui dire :

— Je vous fais ce sacrifice. — Regardant aussitôt avec l'ironie de la malice, un autre personnage, en désignant le petit danseur qui venait d'éprouver un nouveau refus, elle semblait lui dire : — Je puis me moquer avec vous, car vous seul savez me comprendre. — Enfin, avant de retomber sur l'écran favori, son mobile regard avait fait entendre, par une expression de dédain, à un troisième adorateur, qu'elle n'était pas disposée à lui accorder plus d'intimité.

Le triple jeu de ce regard, plus prompt que l'éclair, ne l'empêcha pas de jeter, au même instant, quelques mots spirituels, pour rar

mer la conversation que le malencontreux danseur venait d'interrompre.

Puis, quittant tout à coup et capricieusement le petit cercle qu'elle animait, elle traversa le salon, et alla saluer une femme à côté de laquelle venait de se placer un jeune étranger, présenté l'instant d'avant à la maîtresse de la maison.

Celui-ci, dans la crainte de gêner ou d'être indiscret, allait s'éloigner, lorsque la jeune femme, faisant adroitement naître une occasion de l'interpeller, lui adressa quelques paroles dont l'accent, la grâce et la distinction réveillèrent, à l'instant, chez l'étranger, le désir de connaître celle qui les avaient prononcées.

CHAPITRE II.

Elle s'était assise en laissant coquettemen une place vide auprès d'elle. Sa pose, pleine d'élégance et d'un noble abandon, dessinait gracieusement les formes sveltes de sa taille aérienne. Sa toilette était pleine de goût. L'art y avait tellement été employé qu'il ne s'apercevait plus. Il ornait réellement sa beauté natu-

relle, et, par une simplicité calculée, complétait l'ensemble poétique de toute sa personne.

L'étranger ravi, l'admirait! étonné de n'avoir point encore remarqué cette femme qui se faisait belle pour lui, et qui l'était incontestablement pour tous. Il se hâta de soutenir la conversation, tout heureux de voir qu'elle voulait bien la continuer. Peu à peu, dominé par l'esprit, le regard, la voix, la puissante coquetterie de cette femme, le jeune étranger reçut toutes les impressions diverses qu'elle se plut à lui donner. Entraîné par un attrait qu'il dut croire sympathique, il livra instantanément à celle qui voulait bien, au milieu de la foule, s'isoler avec lui, qui semblait oublier, pour lui seul, et le monde et le bal, et la danse et les succès, tous les secrets de son âme neuve et forte, toute la chaleur de son cœur généreux et ardent.

Pour elle, maîtresse des sentiments de cet

homme, elle s'amusa à les faire résonner sous ses séductions calculées. Puis, quand elle les eut suffisamment agités et remués, quand elle les eut appréciés un à un, quand elle se fut assurée de l'empire qu'elle pourrait avoir sur lui, si elle le voulait bien..... elle demanda sa voiture..... et partit.... oubliant, après la première porte fermée derrière elle, les cœurs qu'elle venait d'animer ; les espérances, les désirs qu'elle avait réveillés ; ces âmes qu'elle venait de faire manœuvrer sous son regard, et ces hommes marionnettes, acteurs de la scène qu'elle venait de jouer... Elle oublia tout... et rentrée chez elle, se déshabillant, pour ainsi dire, de sa coquetterie comme de sa robe de bal, elle revint aux idées tristes, sérieuses, au désenchantement et à l'indifférence, qui faisaient le fond habituel de sa pensée.

— Madame Dernilly est bien jolie ce soir, — dit à sa voisine une femme d'un certain

âge ; — il est fâcheux que la direction de son esprit la porte ainsi vers la coquetterie : c'est un mauvais genre, il la perdra.

— Il nous est difficile de nous juger entre nous, — répondit madame de Méran, — le monde a des épreuves bien fortes pour certaines positions.

— Sans doute ; aussi faut-il avant tout s'entourer de ses devoirs : à la longue ils finissent par calmer les passions et procurer une tranquillité qui équivaut au bonheur.

— En général, c'est possible ; mais il est des exceptions. Les femmes, — ajouta madame de Méran, — ne connaissent leur goût que lorsqu'il n'est plus temps de choisir leur avenir.

— La société le veut ainsi : elle n'a tracé pour nous qu'une seule route ; aussi arrive-t-il souvent que les penchants contrariés se révoltent et donnent à l'esprit une fausse direction ; c'est, je crois, ce qui est arrivé à madame Dernilly.

— Elle en sera la victime : elle n'a pas réfléchi à tous les inconvénients de la position qu'elle prend : c'est une lutte à mort avec les autres femmes. Pas une ne lui pardonnera l'admiration qu'elle inspire, la liberté dont elle jouit... Les femmes ne la tolèrent dans le monde que parce que les hommes la recherchent, la soutiennent et l'exaltent ; mais sa supériorité excite leur envie, et tôt ou tard elles s'en vengeront... Épiant sa conduite dans l'espoir d'armer l'opinion contre elle, la moindre légèreté, le hasard même, habilement exploités, serviront d'aliment à leur vengeance ; toutes saisiront l'instant de l'accabler, le jour où sa personne cessera d'offrir des charmes à cette foule empressée autour d'elle... Délaissée alors de ceux qui la flattent aujourd'hui, elle reconnaîtra trop tard que la vie ne lui a rien rapporté de solide : isolée et malheureuse, sa vieillesse sera bien triste.

— Hélas ! dit madame de Méran, ce que

vous dites est vrai ; mais quelle que soit notre conduite dans la jeunesse, notre vieillesse de femme a-t-elle donc une autre récompense?

— Tenez, — ajouta-t-elle, — l'intérêt que vous portez à la famille de madame Dernilly m'autorise à vous communiquer les circonstances qui ont dominé la vie de cette jeune femme. Je tiens à l'excuser à vos yeux! venez chez moi demain, je vous conterai son histoire ; quand vous connaîtrez ce que j'en sais, peut-être penserez-vous comme moi, qu'il y a une grande question dans cette existence de femme.

CHAPITRE III.

Le lendemain, madame d'Orbelle fut exacte au rendez-vous ; sa curiosité, d'abord excitée, avait fait place à l'intérêt. Après les compliments d'usage, elle rappela à sa vieille amie la promesse qu'elle en avait reçue.

— Je ne l'ai point oubliée, lui dit madame de Méran. Je vous attendais... Tenez, — lui dit-

elle en lui montrant de la main quelques papiers épars,—voici des lettres, des notes, des fragments de ses mémoires, que j'ai recherchés et rassemblés, et qui me guideront dans le récit que je vais vous faire.

« Élevée comme nous toutes, Camille Dernilly eût pu simplement traverser la vie, si la richesse de ses facultés n'avait été pour elle une force qui, à défaut de direction, l'entraîna dans l'erreur.

« Elle est née avec des passions vives, fortes et nombreuses : beaucoup de raison et d'élévation de sentiments ont aidé à contenir, en elle, les rêves impatients de la jeunesse et à les reporter vers l'avenir.

« Sa volonté est forte et puissante, et toujours soumise à ce qu'elle croit la raison ; mais son jugement comprimé, dès l'enfance, par l'é-

ducation insuffisante qu'elle a reçue, a laissé ses rêves croître et se développer sans errements positifs, sans règles fixes. La vie retirée qu'elle mena toute sa jeunesse, ne lui ayant pas permis de connaître le monde sous son véritable aspect, elle s'est créé des chimères, véritables poésies, dont la source est au cœur, illusions de nos passions insatisfaites, erreurs infaillibles de l'ignorance et de la force.

« Hardie, courageuse et sensible, elle a, par caractère, une tendance naturelle vers l'exaltation. Une certaine vivacité, que rien n'a pu vaincre, l'entraîne malgré elle aux extrêmes; elle court et se heurte au danger plutôt que de l'attendre, car son imagination est trop active pour le mesurer de sang-froid. Son excessive sensibilité a donné à ses sentiments une délicatessse et une distinction qui l'ont préservée pendant long-temps de toute espèce de séduction, et qui, alliés à beaucoup d'esprit,

en ont fait une femme supérieure, mais qui lui donnent aussi une manière de sentir plus vive et plus forte que la plupart des femmes.

« Mariée jeune, et par arrangement de famille, à un homme froid et positif, elle essaya vainement de développer en lui des sentiments de tendresse qu'elle avait souvent rêvés et dont son âme éprouvait le besoin. Elle employa pendant long-temps, pour y parvenir, tous les moyens que sa coquetterie naturelle, son cœur et son esprit purent lui suggérer; mais elle s'aperçut bientôt que M. Dermilly n'éprouvait aucun des sentiments de l'amour dévoué qu'elle avait compris. Il s'amusait au contraire à les nier, à les tourner en ridicule. Il soutenait qu'ils étaient impossibles à réaliser, qu'ils ne pouvaient exister, et, citant des preuves malheureusement trop nombreuses à l'appui de cette opinon, il finit peu à peu par la faire partager à Camille, qui, avec son ardeur accoutumée, et par suite de la confiance

qu'elle avait accordée à son mari, l'adopta dans toute son étendue.

« Elle refoula ses rêves qui lui semblèrent alors autant de folies, et voulut essayer de la vie toute sèche que cette absence de tendresse, de sentiments de foi, allait lui faire désormais. »

– C

nt-elle

qu'il re

l'exalta

–Je

le cœu

sentim

CHAPITRE IV.

— Cette conduite de la part de M. Dernilly fut-elle instinctive ou raisonnée, d'après ce qu'il reconnut chez sa femme de tendance à l'exaltation? — demanda madame d'Orbelle.

— Je n'ai pu le découvrir; mais détruire dans le cœur d'une femme, la foi de l'amour et des sentiments, c'est détrôner cette femme; c'est

lui enlever le seul royaume, le seul pouvoir, la seule action que la société lui ait laissés; c'est placer cette femme devant de sévères devoirs arbitrairement imposés; c'est en murant son âme, la rabaisser au rang de l'esclave; c'est la rejeter dans la dépendance de tout, sans lui laisser une ancre pour s'arrêter, un point pour espérer, une voie pour échapper à la douleur!

— Que d'hommes agissent pourtant ainsi! — dit madame d'Orbelle. — M. Dernilly, en enlevant toutes les illusions du cœur de Camille, ne comprit sans doute pas quels étaient les conséquences de cette conduite; elles devaient ôter à sa jeune femme le courage et la force dont son âme active avait besoin. Ce fut un crime! mais un crime moral... Ceux-là restent impunis.

— Les âmes nobles ne survivent point à la perte des illusions, — dit madame de Méran, — la souffrance qu'elles en ressentent est pro-

fonde ; elle tue... Les âmes moins élevées parviennent à s'en sauver ; le vice est leur refuge ; l'hypocrisie, leur manteau. Le monde se peuple ainsi.... Cela explique notre époque plus active que sensible.

« Camille, douée d'une haute intelligence, ne put supporter long-temps ce désenchantement absolu ; la lutte qu'elle éprouva fut d'autant plus horrible que son éducation avait été plus incomplète. Comme les jeunes filles françaises, son mari devait achever son éducation ; c'était en lui seul qu'elle pouvait trouver un guide, un appui, un mentor : il lui manqua!...

« Occupé de tout autres affaires, il ne se donna même pas la peine d'essayer de connaître le caractère de Camille; il se moqua de ses rêves, l'égara par de faux principes qu'elle était incapable d'apprécier, et qu'elle adopta comme les seuls qui lui étaient offerts. Étouffant ses rêves, craignant ses souvenirs qui lui rappelaient des espérances décevantes, échap-

pant à ses rêveries, Camille essayait de se soumettre, tantôt sous le poids d'un amer découragement, tantôt sous l'exaltation forcée de ses facultés inactives. Elle souffrait cruellement, et traînait, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, une existence misérable. »

— C'est qu'en effet, dit madame d'Orbelle, l'étude de soi-même est presque impossible dans la jeunesse. Ce n'est que par l'expérience que nous arrivons à connaître et à définir nos besoins, nos principes. Il est alors souvent trop tard pour réorganiser notre vie; nos forces et notre jeunesse se sont écoulées dans une attente, ou une résignation vaine qui a usé nos forces et nos moyens; ce qu'il eût fallu faire, nous l'ignorions, et lorsque l'expérience nous l'apprend, le sentiment de notre faiblesse nous arrête encore : nous craignons également notre ignorance et notre exaltation.

— Et tout nous fait une loi de la résignation et du silence, reprit M. de Méran. — Aussi

combien ne voyons-nous pas de femmes débiles et souffrantes finir, jeunes encore, une existence dont le secret de la durée eût été du bonheur!...

« Telle était madame Dernilly, elle cherchait la cause de son mal, sans pouvoir la trouver, et cette situation qui devenait de jour en jour plus difficile à supporter, finit par détruire en elle la confiance qu'elle avait d'abord accordée à son mari : elle comprit instinctivement qu'il l'égarait! »

CHAPITRE V.

« Cette disposition d'esprit fut momentanément allégée par un long voyage que M. Dernilly entreprit pour ses affaires, et dans lequel, par suite de divers arrangements, il emmena sa femme.

« Cette agitation forcée, ce changement et cette variation successive de pays et de lieux,

porta quelques distractions à l'esprit de Camille. Elle se sentait déjà mieux lorsqu'en passant par Paris, M. Dernilly fut rappelé subitement en Belgique. Trop pressé pour emmener Camille, il la laissa à Paris, la recommandant aux soins d'un parent, l'entoura de quelques amis, et partit pour une absence de plusieurs mois.

« Ce parent, associé de M. Dernilly, était lui-même occupé d'affaires nombreuses. Ne pouvant accompagner Camille, qui désirait profiter de son séjour à Paris pour visiter ce que cette grande ville offre de curieux, il lui présenta un de ses amis du monde, qui, mieux que lui, pouvait servir à la jeune femme de Cicérone et de chevalier.

« M. de Graft avait trente-six ans. Il était à la mode. Nourri des histoires galantes de la régence dont son père avait été un des coryphées; parent des Tilly et des Lauzun, ces derniers types de la galanterie monarchique,

il cherchait à ramener, sous la restauration, les manières, les usages, les folies des roués d'autrefois.

« A défaut de gloire militaire qu'il avait essayéee sous l'empire, et qui lui avait manqué tout à coup, son ambition lui fit rechercher celle des salons : il crut la mériter par le nombre des femmes auxquelles il offrit successivement, et toujours avec succès, ses hommages.

« Doué de grandes facultés, il usait des moyens réellement supérieurs dans ces petites luttes galantes, dont le temps fait de plus en plus justice.

« Dans cette cour, toute glacée de Charles X, où une supériorité réelle eût été suspecte, il n'avait trouvé que ce moyen d'action pour ses facultés réunies, et s'en servait en attendant mieux des circonstances à venir... et peut-être aussi, pour cacher à ses rivaux l'ambition du pouvoir qu'il voulait saisir un jour.

« Alternativement placé, par ses alliances, à la cour, et dans la finance, il recrutait, çà et là, les femmes destinées à lui faire une réputation d'homme à la mode. Il amusait le feu roi par l'histoire plaisante ou passionnée de ses succès ; il rappelait au vieillard, devenu sage et dévot, le jeune homme heureux et galant d'autrefois ; il le charmait ainsi, et sa faveur s'en augmentait.

« Instruit, éloquent, aimable, sérieux ou fou, selon les besoins ou les circonstances, il ne lui manquait, pour être tout-à-fait supérieur, qu'une époque à sa taille, ou bien, peut-être, l'absence du bonheur, pour mieux comprendre la grandeur de la passion qu'il jouait toujours, sans l'éprouver jamais.

« Entraîné par le mouvement de ses autres passions et l'activité de sa vie élégante, il ne mesurait jamais les conséquences funestes de sa conduite : il les ignorait, se trouvant ainsi plus léger que coupable.

« La grande habitude qu'il avait des femmes lui fit bientôt comprendre tout ce que le caractère, l'éducation et l'esprit de Camille offraient de favorables à ses projets.

« Cependant madame Dernilly avait tant d'attraits qu'il se prit au charme de cette jeune femme, alors même qu'il ne lui semblait encore qu'amusant de réveiller cette âme neuve et candide. »

CHAPITRE VI.

— Plus une femme a de délicatesse et de distinction dans les sentiments, plus un roué possède sur elle d'avantages. C'est parce que le vulgaire ne peut la comprendre qu'elle deviendra la proie d'un homme habitué à l'intrigue... Lui seul sait bien parler à ses délicates perceptions. Lui seul sait attein-

dre par l'esprit à la hauteur que l'imagination solitaire de la jeune femme aura donnée à l'amour. Lui seul devinera ses rêves, dont il fait une étude, et, par d'adroites séductions, saura les réaliser pour elle... Il flattera toutes ses croyances, toutes ses idées, l'idéal de ses désirs... Il met et presse en quelques jours toute une vie d'amour, car pour lui, l'amour c'est quelques heures... Il promet tout : exalter la femme au plus haut degré est nécessaire à sa jouissance ; tout est bien pour cela. Qu'importe la chute? Elle est même très morale pour la société cette chute, car la femme ainsi trompée a payé trop chèrement son apprentissage pour recommencer de nouvelles amours, et trouve dans son esprit de si ravissants souvenirs, qu'ils décolorent souvent pour elle toute autre espèce d'attachement.

« M. de Graft, comprit bien vite que rien jusqu'à ce jour, n'avait parlé à l'âme de Camille. Son essence toute céleste n'avait en-

core reçu aucun aliment en rapport avec elle. Camille était encore jeune fille de cœur et de sentiment, pleine d'illusions et d'ignorance. Ses passions étaient encore assoupies. Chez elle, comme chez beaucoup de femmes, ses facultés morales étaient tout, et, il fallait les satisfaire dans toutes leurs susceptibles exigences, avant de pouvoir la dominer.

« D'après la connaissance que M. de Graft prit de son caractère, il l'environna de tout ce qu'une grande ville offre de ressources pour une existence d'imagination; il l'entoura de poésie et d'illusions, excita en elle tous les sentiments qu'elle tenait cachés, les croyant étrangers au monde où elle vivait; il les flatta, les exalta en les lui montrant réalisés.

« Madame Dernilly, étonnée de les retrouver, de voir qu'ils étaient un besoin senti par d'autres que par elle, se laissa aller au charme d'une semblable séduction. Cette existence du cœur qu'on lui montrait n'avait rien de

neuf: elle l'avait rêvée et conçue dans les premières années de sa jeunesse et n'y avait que forcément renoncé. Ce bonheur qu'on lui peignait, cette vie d'extase, d'inspirations, de tendresse, ces sentiments si purs, si désintéressés, si chauds, c'était son monde, sa création d'autrefois. Si elle les avait depuis longtemps refoulés parmi ses souvenirs de jeunesse en leur disant adieu ; s'ils ne l'attiraient plus que comme une rêverie à laquelle on s'abandonne parfois tout en s'en blâmant, c'est qu'on lui avait imposé d'autres idées, d'autres connaissances.

« En voyant se réaliser cette jeune et idéale création de son âme, elle se crut sous l'empire d'un songe; elle fut tentée de s'écrier : Mais tout cela, c'est moi, c'est ma vie, ce sont mes illusions, mes rêves!..... Ne me trompez-vous pas? est-ce qu'ils existent!

« Puis affectant l'incrédulité pour être convaincue davantage, elle redisait les froides

maximes qu'on lui avait fait entendre, et répétait comme objections celles qui l'avaient le plus frappée.

« Et lorsque ces objections se trouvaient refutées, avec esprit, par l'homme supérieur qui ne la quittait plus, elle l'écoutait béante et ravie, accueillant avec empressement les réponses, vraies ou fausses, qui flattaient ses espérances, et lui promettaient un bonheur auquel depuis long-temps elle avait renoncé.

« Ainsi tombaient ses derniers doutes, entraînés par la poésie de son cœur ; et si parfois quelques raisonnements venaient encore à s'élever contre les douceurs de cette poésie, elles les repoussait sans vouloir les analyser davantage, craignant, pour ainsi dire, de sonder une existence qu'elle désirait, et qu'elle commençait à croire possible, puisque d'autres qu'elle en avaient senti le charme.

CHAPITRE VII.

« Madame Dernilly devint de plus en plus enthousiaste de cette vie nouvelle ; son imagination, comprimée jusqu'alors par un entourage méticuleux et rétréci, rompit ses liens, et, rapide et vagabonde, élargit encore, par la hardiesse de ses pensées, tout ce qui s'offrait à ses regards de poétique et d'inattendu.

« Bientôt cette existence émouvante lui parut la seule tolérable, la seule qu'elle voulût accepter désormais. Elle satisfaisait tous ses besoins, tous ses instincts. Incapable de juger, ni de choisir, dans l'incertitude du chemin et de la direction qu'elle avait à prendre, elle crut devoir obéir, de préférence, aux instincts de la nature. Elle s'y livra avec toute l'ardeur de son caractère, se croyant assez forte contre les écueils que lui présentait la raison, se confiant aussi à la pensée qu'elle était entourée d'êtres qui devaient la comprendre, deviner la droiture de ses intentions, et le naïf abandon de son caractère désormais affranchi et satisfait.

« La passion ne lui parut point à craindre; elle ignorait que ce qu'elle donne de jouissance à l'imagination et au cœur est au dessus de tout pour certaines imaginations, et qu'elle, plus qu'un autre, devait la redouter.

« Son amour-propre était plus blessé que

flatté des nombreux hommages qu'elle avait reçus jusqu'à ce jour. Forte de ce sentiment elle crut pouvoir mettre hardiment de côté pour elle cette chance, souvent malheureuse dans la vie qu'elle venait d'adopter.

« Elle reconnut cependant qu'il fallait à son inexpérience un guide, un appui; et lorsque M. de Graft lui demanda de permettre qu'il fût pour elle l'ami qui lui manquait, elle accepta vivement ce qui paraissait devoir compléter sa position. Elle avait besoin de tendresse : elle crut l'amitié possible. Elle se croyait forte, parce qu'elle se sentait pure. Elle était sans défiance, parce que son âme était noble et son jugement ignorant.

« Quelques doutes s'élevèrent néanmoins dans son âme sur le dévouement qu'on lui offrait; mais le baron de Graft, pénétrant ses doutes, les détruisit en lui montrant l'amitié d'hommes à femmes comme une loi de la nature, comme une nécessité du bonheur social.

— « La douceur, la finesse, la flexibilité du caractère de la femme, — lui disait-il, — donnent au nôtre tout le développement qu'il peut recevoir. Son esprit délié cherche nos secrets sentiments, ranime notre sensibilité, et nous repose par elle du travail de nos passions, de la fougue de notre caractère, que le monde nous oblige à dominer. Il deviendrait, ainsi refoulé, une source de souffrances, si votre douce intimité n'en soulageait la contrainte. — Nous demanderions vainement aux hommes le charme de ce sentiment ; il ne peut exister entre nous, passé la jeunesse... Egaux, nous parcourons la même carrière ; la même lice nous est ouverte ; nos intérêts, notre amour-propre se trouvent continuellement en rivalité ; la rivalité exclut la confiance ; l'amitié sans confiance n'existe pas. Les femmes seules peuvent nous donner ce bonheur..... — Soyez pour moi cette amie tendre et bonne qui me rendrait à la fois la

tendresse d'une mère, d'une sœur, d'une famille que je n'ai plus ; c'est par le cœur que l'on vit, essayons à deux cette existence de confiance et d'intimité. — Votre vie fut pénible, modifiez-la ; croyez-moi, la nature est encore notre meilleur guide : c'est elle qui nous dit d'aimer. »

CHAPITRE VIII.

« Ce pacte fait entre eux, M. de Graft s'occupa avec sollicitude de l'avenir de Camille ; il ne voulait plus s'en séparer. Il fut décidé qu'on flatterait les intérêts commerciaux de M. Dernilly pour obtenir qu'il vînt se fixer à Paris. — Sûre de cet avenir, Camille l'embellit encore de mille projets ; elle l'arran-

gea, le prépara, lui reporta tous ses rêves, toutes ses espérances.... Le baron lui-même l'aidait à les former, à asseoir dans son âme l'espoir de cette délicieuse existence. Tout ce que l'art a de plus fin, de plus adroit fut mis en œuvre pour donner à ces projets la plus grande apparence de probabilité; cette vie intime les unirait chaque jour davantage: les arts devaient occuper madame Dernilly, la politique, M. de Graft.... et c'était près d'elle qu'il viendrait chaque jour chercher la distraction et le repos. »

— Hélas! — dit madame d'Orbelle, — quand un homme en est arrivé là avec une femme, qu'il veut séduire, il la tient tout-à-fait sous la dépendance: il est devenu nécessaire à son existence en se glissant avec une apparence d'honnêteté dans son intimité;.... il peut en abuser. Elle le croit, car elle ignore... elle se soumet, car elle s'est confiée. Le redouter serait alors une précaution tardive; on n'ac-

corde l'intimité qu'à l'homme qu'on estime : un soupçon le flétrirait.

« M. de Graft,—reprit M. de Méran,— était trop fin pour ne pas profiter d'une position qu'il avait su habilement amener... il élargit tellement l'amitié qu'elle s'effaçât, remplacée par l'amour. »

Quelle est la femme qui, au moins une fois dans sa vie, ne s'est point avoué la supériorité de l'homme, et qui n'a pas été forcée, malgré tous les sentiments vaniteux de son âme, de reconnaître en nous la seconde création? C'est surtout en amour que cette supériorité se manifeste ; en amour, la femme, par le seul fait de sa nature, de sa faiblesse, de ses facultés même, devient l'esclave de l'homme ; elle tombe sous sa dépendance, du jour où elle aime réellement ; — il n'est pour cela, ni ruses, ni lois, ni usages, ni contrainte : c'est un ordre imposé par Dieu et qu'il faut subir. L'amour comporte, pour la femme, sou-

mission naturelle et instinctive : heureuse celle qui n'a qu'un despote, elle pourrait avoir un tyran !

« A mesure que madame Dernilly aimait, elle sentait ses facultés s'étendre et se coordonner entre elles ; sa santé se fortifiait dans le bonheur. Un bien-être qu'elle n'avait jamais connu lui apprenait la vie ; mille choses, qu'elle ne pouvait s'expliquer avant, lui étaient tout à coup révélées ; elle comprit alors, et tout lui fit croire, qu'elle avait enfin trouvé la véritable route du bonheur, la destinée primitive de la femme.

« Cette existence si nouvelle, si grande, si bien en rapport avec tous les mouvements de son âme, lui parut trop instinctive pour être coupable, et dériver trop naturellement de son être pour qu'elle essayât de lui échapper ; trompée par ses guides naturels, elle n'osait plus écouter qu'elle-même. — D'ailleurs elle espérait contenir son amour

dans la limite du devoir qui lui était imposé. Mais elle l'espérait en vain : l'amour, s'il est réel, ne cesse de grandir ; il se joue des limites qu'on lui trace, surtout un premier amour... l'amour d'une femme de vingt-sept ans, couvé, pour ainsi dire par les passions, les réflexions, la solitude, l'âge !...

« La liberté dont madame Dernilly jouissait, l'exaltation croissante de toutes ses facultés, les séductions de tous genres dont elle était l'objet, se réunirent pour faire en peu de temps de cet amour jusqu'alors contenu, une passion envahissante, qui la domina complètement, et qu'elle fut désormais incapable de maîtriser.

« Au bal, au spectacle, dans les lieux publics où l'imagination est si vivement excitée par les merveilles de l'art, par la magnificence du luxe, elle sentait monter et s'agiter dans son sein des ravissements qu'aucune langue ne peut rendre — un regard.... des motsen-

trecoupés, d'énergiques tendresses, d'admiration et d'amour, étaient le seul langage qui pût traduire une partie de ce qu'elle éprouvait. Ou bien, la nature, les arts, les sciences interrogés par sa vive et brillante pensée, lui fournissaient d'inépuisables sujets d'improvisation par lesquels elle semblait vouloir soulager son âme de ce qui la remplissait.

« Tous ses sentiments agités à la fois parlaient en elle : une belle action, un service à rendre, une preuve de dévouement à donner eût été peut-être le seul calmant à cette ivresse : car l'amour a cette immense supériorité sur les autres passions qu'il agrandit les plus nobles sentiments de l'âme, de manière à faire croire qu'eux seuls existent nativement en nous.

« M. de Graft, étonné lui-même de l'éloquence de cette jeune femme... se demandait comment tant d'élévation pouvait être seulement développée par le cœur. »

CHAPITRE IX.

A ceux qui nient le bonheur dans ce monde, il faut opposer cette existence pleinement satisfaite, où l'âme est double, la vie, active; où le présent, le passé et l'avenir sont remplis de charme et d'espoir; où l'impossible n'est nulle part; où l'idée même d'un revers ne trouve point de place.....

A ceux qui gardent dans leur souvenir, comme un trésor, ces courts instants de leur vie, demandons quelles ineffables délices ils répandent en nous, et si ce sont les hommes où le ciel qu'il faut accuser dans nos tristesses, puisqu'il existe sur terre de pareilles extases.

« — Que je t'aime! Charles, — disait Camille, un soir qu'à genoux et s'appuyant sur lui elle le parcourait du regard. — L'amour! pour moi, c'est le bonheur! Si tu savais de quelles vives jouissances il pénètre mon âme! combien je suis heureuse!... Près de toi ma vie s'agrandit et se divinise... L'amour me dévoile l'existence dans ses moindres rapports....

« Tout s'anime et devient important à mes yeux par la valeur qu'il donne à tout....

« Il m'attache à la vie dont il est le secret. Ce que j'éprouve là... près de toi, électrisée par ton regard et ta présence, est au dessus du bonheur!... C'est un ravissement céleste

qui exalte encore mon amour par la reconnaissance...

« L'amour ainsi, Charles, redonne les joies de l'enfance, les souvenirs du ciel!... Ce sont les indéfinissables béatitudes que j'ai quelquefois reconnues dans les rêves de mes nuits, et que mon imagination éclairait des vifs rayons d'un jour fantastique et idéal que je n'ai jamais revu sur terre... c'est un bonheur immense qui n'a ni fin ni bornes!... Un amour comme le nôtre n'a point de terme : la mort, la violence, le monde, ses préjugés, ses lois, ne sauraient le détruire... Cette confiance augmente ma joie présente des espérances de l'avenir... De quelque côté que je porte mon regard dans la vie, il y puise du bonheur, car il te retrouve partout!... Oh! si tu savais combien je t'aime, Charles! combien la certitude d'être aimée de toi est un immense bonheur! La nuit, je me réveille pour ressaisir tout ce bonheur par la pensée ; le jour, ces

mots : *Je suis à lui !* résonnent sans cesse au fond de mon âme. Il n'est pas jusqu'à ma faiblesse dont je ne m'applaudisse ; elle m'assure ta protection. Être protégée de celui qu'on aime, s'appuyer sur lui par tendresse et par nécessité, c'est ajouter à l'amour les douceurs célestes d'une confiance intime et sans bornes. »

« Charles craignant qu'un mot n'arrêtât les tendres effusions que produisait la pensée chez cette femme si belle et si aimante, lui répondait seulement du regard et l'écoutait dans l'admiration la plus vive.

— L'amour dans notre âme a plus de force que dans celle des hommes, — continua-t-elle en arrêtant sur lui son regard ; — il nous est plus nécessaire... il comprend toutes nos chances d'existence... une confiance illimitée en est la base, et il faut bien qu'il en soit ainsi pour confier toute sa vie à des promesses... Tiens, Charles, dans cet oubli de tous

nos intérêts, dans la foi vive qu'un homme inspire, il y a l'une des plus douces voluptés de l'amour... on se met à sa merci pour lui devoir tout... aussi, une femme qui aime réellement ne saurait être trompée... n'est-ce pas?

« Un sourire légèrement ironique passa sur le visage de Charles.

— Je n'ai pas une crainte pour mon avenir, — reprit-elle en s'animant par ses propres paroles; — mon affection pour toi est trop puissante, elle tient nos deux existences enchaînées l'une à l'autre... Oui, Charles, oui, en échange de ce bonheur que tu me donnes, je veux combler de délices chacun de tes jours... Je deviendrai poète pour avoir de nouvelles jouissances à t'offrir, pour te plaire davantage... O Charles! le bonheur est tout entier dans mon sein.

« Sa tête alors s'affaissa... ses yeux se fermèrent... son corps ploya sous l'émotion d'une

extase si forte qu'elle resta quelques minutes sans connaissance....

« M. de Graft la retint dans ses bras, puis la contemplant ainsi avec orgueil... il baissa la tête vers elle et la ranima par un baiser. »

CHAPITRE X.

« A son réveil, madame Dernilly eut besoin, en se rappelant ses souvenirs, de s'assurer qu'elle n'était pas sous l'empire d'un songe. Elle trouvait au fond de son cœur tant de tendresse et d'amour qu'elle croyait à peine que la vie pût rien contenir d'aussi fort. Son attachement pour M. de Graft avait changé

de nature ; il lui semblait augmenté. L'exaltation avait fait place à une confiance, à une sécurité sans bornes qui en étendaient la puissance. Un lien divin les avait unis par l'échange sacré de leurs âmes, et une sorte de religion lui faisait croire que sa vie se trouvait attachée désormais à celle de cet homme d'une manière indissoluble. Son âme nageait ainsi dans l'entière jouissance de sa destinée de femme.

« S'abandonnant à de douces rêveries, elle y resta long-temps absorbée. Elle croyait pouvoir s'y abandonner sans crime. Tout ce bonheur lui révélait la vie naturelle dont son âme avait le besoin. Les principes de son enfance, les défauts de son jugement, qui déjà l'avaient égarée, allaient encore l'entraîner trop loin.

— Comment ai-je pu ignorer, pensa-t-elle, tout ce que l'amour ajoute à l'énergie? Un hasard seul me l'a tout à coup ré-

vélé; sans cela, j'eusse vainement cherché l'âme qui devait animer la mienne : il a fallu la réunion de mille circonstances pour que, du sein de la foule, cette âme sympathique arrivât jusqu'à moi. Il y a tant de charmes dans cette union de cœur que je n'explique pas comment toutes les femmes n'en font pas la plus grande affaire de leur vie, et comment on les élève à ignorer, pour ainsi dire, ce bienfait du ciel? Oh! si elles en avaient l'idée, on les verrait tout entreprendre pour trouver l'être que la providence leur destine.

« Quelques rayons de soleil se faisant jour à travers les persiennes et les rideaux de son appartement, vinrent, en se jouant sur la moire de son lit, la tirer des rêveries pleines de langueur où elle était tombée. Elle s'aperçut qu'il était tard, se leva toute ravie de l'idée qu'elle allait revoir Charles, et s'habilla avec une recherche coquette et délicate.

« Elle se plut, en l'attendant, à arranger dans

sa tête, de mille manières différentes, l'entrevue qu'ils allaient avoir : elle prêtait à Charles des paroles et des joies qui, pour elle, étaient déjà du bonheur ; mais, ainsi qu'il arrive d'ordinaire à ceux dont l'imagination travaille sur l'avenir, nul des rêves auxquels elle se livrait ne devait se réaliser.

« M. de Graft arriva empressé, tendre, bon en apparence, mais plus léger d'esprit et de manière que Camille n'avait supposé qu'il fût. Il se dit fort occupé de toutes sortes d'affaires, et ne put lui donner que peu d'instants. Ce premier mécompte, qui n'était pas encore du chagrin, la préoccupa cependant, après le départ du baron, d'impressions vagues et tristes. Elles furent bientôt dissipées par l'idée du bonheur qui allait entourer sa vie ; et de délicieuses espérances d'avenir, s'emparant de son esprit, firent rapidement écouler les heures.

« Quand l'amour satisfait ne s'est encore

ému d'aucun soupçon, d'aucune défiance, la tristesse a peu de prise sur nous : elle est dans notre vie comme certaines idées dans notre esprit, qui naissent et s'effacent sans que nous puissions les saisir, ni les analyser. Elles précèdent d'autres idées plus vastes et plus complètes, ou peut-être apparaissent-elles souvent aussi vaporeuses et fugitives avant de s'emparer tout-à-fait de l'intelligence? de même le malheur qui devait bientôt atteindre Camille s'annonçait par cette vague et courte tristesse qui traversait son âme. »

CHAPITRE XI.

« Quelques jours se passèrent ainsi... Puis M. de Graft ne revit plus Camille qu'à de longs et inégaux intervalles qu'il expliquait par ses affaires. Elle n'osait s'en plaindre, et retrouvait encore près de lui des instants de bonheur ; mais déjà l'intimité du cœur, la confiance de l'esprit, l'échange entier de la pen-

sée n'existaient plus entre eux. Camille se sentait intimidée par les préoccupations de M. de Graft. Une sorte de gêne comprimait ses facultés ; elle était encore heureuse, car elle lui retrouvait quelquefois des élans de passion auxquels elle rattachait son amour ; mais lorsqu'il n'était plus là, un mécompte intérieur l'attristait sans qu'elle pût expliquer sa souffrance. Les soupçons n'entraient point encore dans son âme, elle ne se les fût point avoués ; mais ils travaillaient à son insu, prêts à éclater dans toute leur force à la première occasion.

« Seule, avec sa pensée, elle redevenait elle-même, et, s'accusant de trop de réserve, elle voulait, à la prochaine entrevue, ouvrir son âme à M. de Graft, et comme aux premiers jours de leur union, le faire confident de toutes ses idées, de toutes ses tendresses, de tous ces enfantillages qui sont l'un des plus grands charmes de l'amour, parce qu'ils mê-

lent si profondément deux existences en mettant à nu le caractère primitif, que l'amour partagé peut seul aller jusque-là.

« Si Charles était arrivé, pour lors, il eût assurément exécuté ce projet; mais une longue attente donnait à ses pensées une autre direction, ou leur imposait une tristesse qu'elle ne pouvait vaincre. Une défiance d'elle-même, un secret instinct lui disait que ce n'était pas trop de toutes les ressources de son intelligence pour aborder une pareille tentative; et lorsqu'il arrivait enfin, elle remettait toute explication à un autre jour, espérant mieux de l'avenir, ou attendant du hasard une occasion plus favorable. Mais M. de Graft avait trop d'habileté pour la lui offrir; et, quand il eut deviné son intention, il en éluda l'effet pendant quelque temps... puis il cessa de venir chez elle.

« La haute opinion qu'elle avait conçue du caractère de Charles ne permit pas à ses

soupçons de comprendre toute la vérité; elle se crut seulement moins aimée, mais les efforts qu'elle fit pour ramener M. de Graft ne servirent qu'à l'éloigner davantage. Alors le malheur sans repos, sans consolation s'empara d'elle; et, à force d'arrêter sa pensée sur le même objet, elle finit par tout comprendre..... on l'avait jouée..... elle était séduite.

« Elle concevait bien, par la pensée, toute l'étendue d'une séduction; mais après ce qu'il y avait eu de promesses et d'amour entre elle et M. de Graft, l'infamie d'une pareille conduite lui parut trop forte pour en charger, sans autres preuves, celui qu'elle idolâtrait, et dont elle avait fait presqu'un Dieu, en le parant de tout ce que l'âme a de noble et de bon. Lui prêter tout à coup une si noire trahison, était le juger trop promptement; l'amour-propre de Camille, sa raison, son cœur, répugnaient également à tant de précipitation.

Elle rejeta donc bien loin cette idée, finit même par en avoir honte ; elle s'en accusa, et voulant expliquer par des causes imprévues la longue absence de Charles, elle lui écrivit ces mots :

« Charles! huit jours sans te voir, c'est trop long pour mon cœur ; ne l'abandonne pas ainsi : le désespoir dénature ses croyances, l'inquiétude lui forge des chimères qui attaquent la noblesse de ton caractère... Me le pardonneras-tu? j'ai osé t'accuser!... un soupçon horrible est entré dans mon âme... et cette âme toute à toi l'a flatté un instant. Toi, m'avoir trompé, Charles! non, cela n'est pas... Laisse-moi plutôt supposer que tu m'aimes moins... Tout... tout, plutôt que de te croire coupable... Et c'est moi qui ai pu le penser... Pardon, Charles; dis-moi que tu m'aimes encore... reviens, par ta présence, terrasser tous les horribles soupçons qui luttent avec mon

cœur; mais viens vite, car ma pauvre tête s'égare et se perd...

« Non! tu n'as pas, de gaieté de cœur, sacrifié la femme qui s'était donnée à toi avec tant d'abnégation et de confiance!... le monde ne comporte pas une telle scélératesse... Un cri général s'éleverait contre toi si, après ta conduite, tes serments, tes prières... les indignes soupçons que j'ai conçus se trouvaient fondés... Le bonheur qu'on a donné est un lien, n'est-ce pas?... celui qu'on a reçu, une garantie. Tu sais trop, Charles, que ma vie est attachée à ton amour pour vouloir la briser ainsi. Moi, faible créature! tu aurais pris toute mon existence pour quelques journées de plaisirs! où serait la justice?... L'homme est plus généreux que cela... il ne vient pas comme l'abeille ravir tout le suc d'une fleur pour la laisser périr ensuite : il la protége et la défend... Ma vie s'est abritée à la tienne : tu

l'as permis, tu l'as voulu, maintenant tu ne peux t'éloigner sans crime.

« Tiens, Charles, j'en suis sûre, un malentendu est la seule cause de mon trouble. Il y a des instants où, rappelant tes promesses, les preuves que j'ai reçues de ton amour, l'affection qu'il a développée dans mon cœur, je repousse mes craintes... et je renais à la sécurité des premiers jours de notre attachement... Mais hâte-toi, Charles, d'expliquer ton absence et d'écarter le nuage qui, depuis quelque temps, se forme entre nous, car cette confiance dure peu, et cette incertitude est horrible. »

— Eh bien! — dit madame d'Orbelle, — cette lettre a dû le ramener?

— Non vraiment!... elle resta sans réponse... Madame Dernilly apprit bientôt que le baron s'occupait de nouvelles amours. Des

circonstances, qu'il avait su lui cacher adroitement jusqu'alors, s'éclaircirent pour elle, et, en lui enlevant sa dernière espérance, lui révélèrent tout à coup l'esprit, la conduite et les principes de M. de Graft.

Il s'était amusé de son amour... il avait joué avec son exaltation.

CHAPITRE XII.

« Toutes les facultés de Camille furent frappées à la fois par cette affreuse découverte : l'amour, l'orgueil, la dignité personnelle, les sentiments de l'esprit et du cœur se trouvèrent blessés dans l'étendue d'un malheur aussi imprévu... aussi complet...

« Elle en fut atterrée et resta anéantie en

mesurant tout ce qui s'abîmait autour d'elle... Présent, avenir, rêves, espérances, réalités, bonheur, tout s'engouffrait dans cet abandon, et seule elle survivait au naufrage de cette existence qui sombrait sous ses yeux.

« Elle avait mis tout ce que ses sentiments avaient de sérieux, de grand et de noble dans une union illégitime qu'aucun ordre de chose n'appuyait; elle restait sans appui, sans défense et sans droits, alors qu'elle se trouvait indignement trompée!..... Un morne désespoir s'empara de son âme; elle voulut mourir.

« Mais, mourir sans vengeance, c'est punir encore la victime; c'est ajouter le scandale au crime, c'est déshonorer une famille entière; c'eût été servir le baron, en lui donnant une sorte de célébrité, car du point de vue sous lequel elle envisageait alors la société, elle la voyait rire d'un désespoir qu'elle ne comprenait pas, et l'accuser, elle! ou d'avoir pu sotte-

ment croire à sa justice... ou d'avoir pris l'amour au sérieux.

« Cette société lui fit horreur.

« L'idée de se venger elle-même passa dans son âme comme une tentation ; — mais cette vengeance était-elle donc possible ? il n'y avait de possible que l'assassinat ! car la société qui met l'opinion dans la main des hommes, pour se faire justice en amour, fait un crime aux femmes, même de la plainte.

« Plusieurs fois elle lutta contre elle-même pour s'empêcher d'éteindre son offense dans un double meurtre ! La nuit, en rêve, elle exécutait cette horrible vengeance. Au réveil, sa faiblesse lui apparaissait comme un obstacle insurmontable : elle voyait aussi sa famille malheureuse et déshonorée, et forcément elle renonçait à ses projets.

« Amèrement découragée, elle s'accusa d'avoir échangé contre une vaine illusion, son bien-être, sa position sociale, son bonheur

et sa vie. Ses anciens principes d'enfance reparaissaient armés du résultat de sa faute, et lui reprochaient de les avoir oubliés. — Hélas! s'écriait-elle douloureusement, eux aussi n'ont pu me suffire... à qui fallait-il donc m'adresser?

« Seule, sans conseils, sans appui, sans consolation, obligée de cacher à tous sa douleur et ses souffrances, sa position était horrible. »

CHAPITRE XIII.

« Un jour, après avoir repassé dans son esprit tout ce qui lui était arrivé, Camille resta convaincue qu'elle eût vainement cherché à se garantir des piéges de cet homme si astucieux, si fin. La puissance d'attraction qu'il exerçait sur elle, secondée par les circonstances qui les avaient réunis, par les illusions

qu'elle devait en partie à son éducation, avait rendu sa chute inévitable. C'était là sa conviction. Cependant,— disait-elle,— c'est contre cette chute que le monde s'arme si sévèrement... il protége le coupable et rit des douleurs de la victime... Quelle peut être la raison d'une pareille infamie? Serait-ce une nécessité de l'organisation sociale?... Mais ce que la morale des sociétés pourrait en retirer d'avantages ou de garanties contre la femme, ne la perd-elle pas en ôtant toute délicatesse du cœur de l'homme? et ce qu'on envisage comme une légèreté, n'est-il pas l'origine du plus grand nombre des plaies qui affligent le corps social?

« Cette sècheresse d'âme, cet épouvantable égoïsme, cette fausseté qu'exige l'art du séducteur, dressent l'homme, dans sa jeunesse, à jouer plus tard la société elle-même. Le fourbe, le chevalier d'industrie, l'ambitieux pour qui tous les moyens sont bons,

n'arrivent, le plus souvent, à ce degré de perversité qu'après s'être essayés aux dépens des femmes. Cette question est immense, — continua Camille, — mais personne ne s'y arrête. Les passions des individus sont toujours réputées nuisibles à la société, et c'est pour les détruire que l'on tolère un jeu qui les use toutes, il est vrai, mais qui laisse l'homme plus usé encore de dignité et de noblesse primitives que de passions.

— C'est que la société, dit madame d'Orbelle, n'a pas encore su donner une plus noble direction à la surabondance des forces qui s'agitent dans son sein... Ne sachant pas tout le parti qu'elle pourrait tirer des passions de l'homme pour son perfectionnement, elle les refoule dans le vice, et, au lieu de les gouverner en les protégeant, elle s'arme contre elle de ses préjugés et de ses lois.

— Sans doute, aussi... De quelque côté que Camille envisageât sa position; quelles

que fussent ses réflexions, elles exaltaient son désespoir en lui prouvant qu'il n'existait pour elle aucune consolation. Elle avait pris au sérieux un lien illégitime.

— A qui dirai-je ma douleur, s'écria-t-elle? — A l'homme qui la cause? il m'humilierait, c'est son droit...— Aux lois? Folie! c'est moi qu'elles atteindraient...— Aux femmes? mais non; elles m'accableraient par nécessité de position... — Au monde? j'entraînerai une famille entière dans ma honte... — A Dieu? non; pas même à lui.

— Eh bien! reprit-elle avec amertume, puisqu'il le faut... puisque la société le veut ainsi, armons-nous de ses vices, et puisqu'elle tolère l'impunité contre la faiblesse, que la faiblesse se fasse vicieuse pour se venger d'elle.

« Vingt projets roulèrent dans cette tête ardente et passionnée. L'abandon dont elle était l'objet la rejetait, dans la vie, plus malheureuse que jamais; son caractère avait reçu,

par l'amour, un développement qui ne pouvait convenir à une position ordinaire. Toutes ses passions s'étaient fait jour à la fois dans son âme; fortifiées de son esprit, de son âge, de la direction qu'elles venaient de recevoir, elles menaçaient d'être terribles.

« Heureusement pour madame Dernilly, son organisation frêle et délicate ne put soutenir une pareille lutte ; elle tomba dangereusement malade.

« L'absence de son mari, l'ignorance de ceux qui l'entouraient, permirent de tenir cachée la cause de son mal; elle resta longtemps dans un danger réel. »

CHAPITRE XIV.

« De retour à la vie, languissante, affaiblie, elle eut peine à se ressouvenir de ce qui lui était arrivé ; elle fut étonnée de pouvoir y penser avec calme. Une convalescence débile privait son caractère de l'énergie qui lui était naturelle : elle jugeait froidement alors ce qui naguère faisait bouillonner son sang.

« Cependant son cœur avait été blessé à mort; elle le sentit froid sous ses jugements. On l'avait trompée ; elle ne pouvait plus croire à rien ; l'espérance s'était échappée de son âme ; et, quand la croyance au beau et au bien l'abandonnait, l'amour, l'amitié, la générosité, la reconnaissance, n'existaient plus pour elle. Il lui parut prouvé qu'ils étaient seulement des moyens propres à exploiter les passions des autres.

« Elle n'envisagea plus le monde que comme une vaste arène où chacun vient débattre d'estoc et de taille ses intérêts. Au fond de tout, elle trouva cet égoïsme froid et calculateur, qui devient l'une des premières conditions de la vie sociale.

« Cette manière d'envisager le monde la fit assister aux scènes de la vie comme on assiste à un spectacle : rien désormais ne put l'émouvoir, car rien ne pouvait la tromper.

« Ce cœur si chaud, si vif, si tendre, regar-

dait en pitié tout ce qui lui était offert pour rebâtir un avenir, et quand elle comparait celui qu'elle avait rêvé à celui qui lui restait... une sombre tristesse voilait sa pensée.

« Une des crises les plus amères de la vie est, peut-être, de voir crouler nos espérances. Cet échafaudage, construit par nos goûts sur des probabilités, s'étend sur tous les points de l'existence, et prend quelquefois, à l'insu de nous-mêmes, une telle importance qu'il ne nous est plus possible de nous en détacher sans qu'un deuil de mort en retombe sur notre avenir. Plus nous lui avions confié de bonheur, plus, en s'écroulant, il nous écrase. Un malheur, quel qu'il soit, finit par s'oublier: on peut réussir à s'en distraire; mais l'anéantissement de tous nos projets d'avenir est une tristesse qui s'alimente chaque jour d'une perte nouvelle.

« Il ne restait à madame Dernilly qu'un profond mépris pour le caractère des hommes,

tel que la société l'a fait, et de la haine pour cette société dans laquelle néanmoins il lui fallait vivre... »

CHAPITRE XV.

« Elle comprit alors tout ce que le mot *intérêt personnel* renfermait de puissance ; et, dans ce monde où ses souffrances ne devaient intéresser personne, elle devint donc à son tour *égoïste* par besoin, par calcul, par système.

Renonçant à se venger, elle ne chercha

plus qu'à s'étourdir, afin d'échapper momentanément à l'amertume habituelle des pensées de son cœur. C'est alors qu'elle forma la résolution d'exercer dans le monde ce rôle de coquetterie que vous avez blâmé. Lorsque je lui fis les représentations que mon âge et mon amitié m'autorisaient à lui soumettre, voici ce qu'elle me répondit :

— Quand nous nous sommes adressés aux choses qui doivent naturellement nous donner le bonheur, et qu'elles nous l'ont refusé, nos besoins le demandent aux passions artificielles que la société développe et tolère en nous ; par là, s'éteignent peu à peu, faute d'aliments, les nobles sentiments qui naissent de notre organisation primitive ; en jouant avec l'intrigue, la vanité, l'orgueil, on parvient à déployer assez d'activité pour comprimer le cœur par l'esprit : la coquetterie m'a semblé ce qu'il y avait de mieux pour cela, je m'en suis emparée. Avec elle, j'exploite

les passions de l'humanité dans l'intérêt des miennes. Ce sont les hommes qui m'ont enseigné cette science ; je n'en crains pas les dangers, car je n'ai pas conservé d'illusions.

« La coquetterie caresse tous mes goûts. Elle est à mon esprit ce que la passion du jeu est à certaines âmes ; elle est le monde en petit, le refuge des passions que la société n'a pu satisfaire. Toutes les sensations sont réveillées par le jeu, et frappées dans un court espace de temps : l'incertitude, la crainte, l'ambition, le succès, le triomphe font tour à tour frémir et vibrer l'âme. Usant ainsi l'excès de ses forces parmi les émotions du tapis vert, l'homme se trouve plus apte le lendemain à reprendre la dépendance mesquine dans laquelle il est contraint de vivre. Cette route de traverse de ses goûts lui permet de supporter la vie... Ainsi la femme qui, jeune encore, a perdu toute illusion,

trouve dans la coquetterie une source d'émotions puissantes... la coquetterie l'étourdit assez pour lui faire supporter la vie, au moins durant l'âge des passions.

« Plus tard, les sentiments, taris en moi par la vieillesse, me laisseront sans doute la tranquillité que j'espère. Aujourd'hui, mon cœur plein de sève a besoin d'être trompé par les aliments que je lui donne : ceux qu'il désire lui seraient un poison mortel; mon existence est factice, le monde ne peut la remplir en réalité : l'éclat de mes rêves a désenchanté ma vie!

« Je n'espère plus le bonheur; mais, comme le malade à l'agonie, qui boit encore les spiritueux qui peuvent engourdir ses douleurs, je cherche dans l'activité de l'esprit, l'oubli de mes maux. Plaignez-moi... ne m'accusez pas. Je subis, peut-être, les conséquences d'une organisation supérieure... Moins noble, j'eusse été plus heureuse!

— Pauvre femme! s'écria madame d'Orbelle.

— J'ai cherché, — reprit madame de Méran après quelques minutes de silence, — à lui faire entendre la voix de la raison, je n'ai rien obtenu; — son cœur a été trop blessé; — sa vie n'est plus qu'une importune obligation qu'il lui faut remplir. Noble et bonne, elle fait en vain autour d'elle un bien immense; il ne lui en revient aucune joie, car elle a cessé de rien croire. Elle a été trompée, et cette déception fondant sur elle, en même temps que les passions, a changé leur cours : elles se sont tournées contre elle, et ont forcé son jugement. Son esprit contemplatif, trop abandonné à lui-même, dans les longues années de sa jeunesse, l'avait éloigné du monde réel; quand il fallut y rentrer, elle a vivement souffert. Mais, lorsque le monde l'a frappé avec ce qu'il y a de plus cruel, son intelligence, saisissant le côté triste de la vie à une profondeur que le vulgaire aperçoit rarement,

s'est repliée avec rage contre le monde, et toute son existence s'est trouvée désenchantée. Sa position résulte à la fois des préjugés sociaux... et de son éducation.

— Hélas! — dit madame d'Orbelle avec un profond soupir, — quelle est celle d'entre nous qui n'a pas aussi un reproche à faire à sa direction première?

FIN.

Ici se termine les trois études promises et annoncées dans la préface de cet ouvrage. L'auteur ne s'est pas borné cependant à ces trois études, il a continué son travail sur les femmes, et se propose de l'offrir incessament au public, si ce premier essai en est favorablement accueilli. Il a étudié : — la femme vertueuse selon le monde, — la femme aimée, — la femme qui plaît, — la femme heureuse, — la femme de ménage, — la mère de famille. — Ces différentes études, toutes prises du point de vue de l'éducation et de la société, portent leur moralité et leur intérêt propre; elles composeront un nouvel ouvrage.

(Note de l'éditeur.)

LÉONA

FRAGMENTS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE.

Ces fragments, pris au hasard dans le journal d'une femme, font partie d'un ouvrage entier que l'auteur donnera plus tard.

(*Note de l'éditeur*.)

I

. . . .

. . . .

. . . .

Le découragement m'entoure et m'absorbe, — chaque jour son enveloppe glacée se resserre autour de moi, car le temps en fuyant m'enlève une à une mes espérances.

Jeune! bien jeune! j'ai connu les déceptions; mais mon esprit puissant et riche, rebâtissait un rêve avec tant de facilité et de

bonheur, et j'avais tant de chances dans la vie, que je me reprenais aussitôt à espérer, et que mes illusions dispersées et non détruites revenaient en foule se rallier à de nouveaux projets.

Ainsi j'ai traversé les premières époques de mon existence; et, quand est arrivée celle où jeune fille, tout ce que la vie a de frais, de riant et de magique, s'est déroulé devant moi, j'accueillais les espérances qui s'offraient à moi, les prenant dans l'insomnie de mes nuits, les explorant avec ma pensée élevée et prodigue, et les caressant comme un bien à venir, pour lequel je préparais mes facultés et mon caractère.

II

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Dix-huit ans!... âge de féeries où la nature, l'éducation, s'entendent pour offrir à l'esprit d'une femme tout ce que le monde a de doux, de bon et de flatteur!... Avenue du ciel et de l'enfer pour la jeune fille, dernier relais du bonheur et des illusions...

Vous rappelez-vous, par quels prismes en-

chanteurs j'entrevoyais la vie ? — Ignorante du positif de ce monde, qu'avec soin ma mère me cachait, je n'en avais soulevé que ce qui convenait à mes goûts ; le reste, confus et sans clarté pour moi, n'attirait pas même mon attention... le bonheur me semblait partout !...

Ne me demandez pas ce que j'ai fait de lui?.. ne rappelez pas à mon âme tout celui qui lui avait été confié ; car pour vous détailler mes pertes en ce genre, il me faudrait reprendre une à une toutes les tristesses de mon âme... il me faudrait repasser par dix années... dix années que n'a pas marquées un seul jour de satisfaction.

III

Dix-huit ans !... âge des séductions de toutes sortes... champ de la vie où elles viennent toutes aboutir... vous les aviez toutes ralliées autour de moi,— toutes à la fois m'apparurent brillantes et belles, et, flatteuses qu'elles étaient, s'emparèrent de mon esprit. A l'une je confiai mon présent, à l'autre l'avenir d'une

année ; et celle-là, derrière laquelle se groupaient les amours et l'hymen, me montrait, en riant, une série immense d'autres espérances non moins belles, mais plus sérieuses, qui devaient accompagner et réaliser ma vie de femme !

N'osant les accueillir toutes, je détournais la vue. Une d'elles se rapprocha de moi, força mon regard à m'admirer. — « Riche, jeune, « belle, haut placée, tu craindrais quelque « chose ? — me dit-elle ; — vois ta force, ta « grâce, ta beauté, tes ressources, et toute « une vie ouverte devant toi, pour réparer, « ressaisir ou retremper le bonheur, si par « hasard il venait à tromper momentanément « ton attente...

« Vois tout ce qu'il y a de jouissances en « ce monde pour une femme !.... Ici, la con- « sidération, l'admiration, la vertu t'atten- « dent !... Là, sont la tendresse, la volupté, le « luxe, la satisfaction de tous les sentiments

« réunis dans l'amour d'un homme, dont les
« succès et le mérite flatteront toutes tes
« passions... Considérée, enviée, ton bonheur
« s'augmentera encore par la maternité...

« Voilà toutes les jouissances douces qui te
« saluent de loin... Les vois-tu calmes et mo-
« destes défilant à l'horizon? elles sont trop
« nombreuses pour laisser apercevoir derrière
« elles, celles qui les suivent, et qui achèvent
« la vie... plus tard elles t'apparaîtront. »

Un jour lumineux et fantastique les éclairait... Brillantes et parées, elles promettaient plaisir et bonheur!... vives et séduisantes, elles m'attiraient follement à elles...

Mon âme les accepta pour sœurs... chaque jour nous lia davantage. Nous devînmes inséparables... et toutes entrèrent bientôt dans la composition de mes rêves.

IV

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Tes questions m'embarrassent, ma fille !... tu veux savoir comment s'est opérée ma séparation d'avec les brillantes séductions que que je t'ai dépeintes, et que ton esprit ne connaît point encore. Ces détails me coûtent.... ils affligent mon cœur par la pression d'une blessure qui est encore douloureuse.... mon

esprit s'inquiète de n'avoir que des mots pour rendre des sensations si diverses, si nombreuses et si fortes...

Toi ! ange descendu, et à peine déposé dans la vie, pourras-tu comprendre et suivre mes douleurs ?... J'ignore, en t'éclairant de mon savoir, en te montrant à nu les misères qui t'attendent, si je ne vais pas ajouter à tes maux !

L'incertitude agite autour de moi ses ailes ténébreuses.... ma raison indécise n'ose me guider !... Cependant, élevée dans l'ignorance que le monde exige pour les femmes, cette ignorance est venue ajouter à mes maux ; peut-être en t'indiquant toutes mes douleurs, parviendras-tu à en éviter quelques unes.

Cette espérance me guide ! c'est la seule qui survive dans mon âme... Elle se porte sur toi... sur ton existence... je la confie à Dieu !

V

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Souvenirs de mes quinze ans, apparaissez-moi, purs et doux, comme vous étiez à cet âge! Reportez-moi, sur vos ailes légères, à cette époque d'ignorance, où mon cœur seul agitait mon existence, où la tendresse résumait tout pour moi!

Fictions de l'innocence qui toutes se per-

dent dans des rêves d'amour, dites-moi la fraîcheur de vos espérances d'alors, la pureté, la douceur de vos joies!.. Redites-moi comment tout vous apparaissait facile, car tout vous semblait juste et bien!.. Envoyez à mon esprit vieilli, la fraîcheur de vos jeunes pensées! que leurs cohortes légères et nombreuses entourent momentanément mon horizon, afin de pouvoir dire et peindre ce que vous avait faites la nature en vous plaçant en moi, et ce que vous êtes devenues dans les mains... et sous la puissance de la société.

VI

. . . .

. . . .

. . . .

Mon premier contact avec le monde renversa et dispersa toutes mes idées naturelles. Je reconnus qu'aucune n'était en rapport avec ce qu'il exigeait de moi. Je découvris d'autres passions que je ne connaissais pas... d'autres besoins apparurent vaguement à mon âme, et lui révélèrent les difficultés de la vie, diffi-

cultés qu'elle n'avait pas prévues et qui l'effrayèrent.

Premier sentiment de crainte, vous m'apprîtes ma faiblesse et développâtes mes réflexions encore endormies.

Je pressentis les besoins du luxe, de l'ambition, de la gloire, de la considération, de l'amour... et je reconnus bientôt que cette dernière passion, que je croyais unique, devait être secondaire. Elle s'épuise ou se remplace dans nos cœurs, tandis que les autres passions, à mesure que nous vieillissons, deviennent plus avides, car leurs résultats servent à nos enfants... D'ailleurs, te l'avouerai-je, je sentais tant d'énergie dans mon âme que je craignis instinctivement l'amour qui pouvait y naître. Je devinais facilement, au travers des usages du monde, les difficultés que le sentiment de l'amour devait éprouver dans sa lutte contre les autres besoins qu'exi-

geaient l'état social, et la raison me dit de l'étouffer.

Ce sacrifice fut pénible !... peut-être n'aurais-je point eu le courage de le consommer... Mais en étudiant les hommes, je crus reconnaître que mes idées naturelles, sur ce sentiment de l'amour, avaient une délicatesse qui ne serait point comprise par eux..... Une crainte m'arrêta : on ne m'aimerait point comme je pourrais aimer moi-même !

J'isolai donc ce sentiment dans mon cœur, en étouffant avec soin le feu qu'il recélait... sûre de trouver encore en moi assez de tendresse pour rendre à l'homme qu'on me désignerait pour époux toute celle qu'il voudrait, ou pourrait me donner, car mon âme avait toutes les puissances !

VII

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

— Tu t'étonnes, Léona, que l'amour m'ait fait peur! Tu veux savoir comment je le comprenais et le sentais. Hélas! l'amour que je sentais en moi n'appartenait point à la terre. Je ne sais comment il était venu à mon âme? — c'était une essence divine oubliée dans mon sein lorsque je vins au monde,

— un souvenir de ma vie céleste qu'on négligea d'éteindre en me jetant sur la terre ; — le germe d'une béatitude divine qui était resté en moi...

M'attacher à un homme, lui reporter ma vie, mon âme, mes sensations... vivre de son existence... partager ses vœux, ses succès, ses désirs ; adopter ses croyances, ses idées, ses besoins ; trouver pour lui des tendresses sans cesse renaissantes, sans cesse nouvelles, toujours douces et pures ; jeter ma poésie naturelle dans mes caresses et dans ses plaisirs ; employer mon génie à embellir sa vie, ma grâce à la charmer, mon esprit à soutenir son caractère, à développer son émulation, à ranimer ses passions et son courage, à diriger et entretenir ses moyens et ses succès ; consacrer mon âme à être sa compagne, son amie, sa consolation, son appui... voilà ce que j'appelais de l'amour.

Je me faisais la propriété de cet homme.

Je devenais son esclave volontairement, par choix et par amour; et cet esclavage, cette dépendance, cette vie relative, ces reflets, ces ricochets de son âme sur la mienne faisaient mon bonheur, suffisaient à mon existence, dont ils absorbaient tous les besoins et employaient toutes les facultés.

Mais cet homme, pour cela, devait parler à tous mes sentiments, satisfaire l'idéal de mon imagination, compléter mes rêves en les réalisant. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

VIII

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Tu as souri quand j'ai parlé de mes rêves, Léona!... Peut-être m'as-tu accusée d'une exigence déraisonnable et fausse, d'avoir désiré, pensé, ou voulu une chose impossible!..

Ne me juge pas encore!...

Nos rêves sont fils de nos goûts, nos goûts de nos besoins. Rêver éveillé, avec son âme

et son cœur, c'est la théorie du bonheur qui convient à chaque organisation ; la mienne exigeait, dans l'être auquel j'eusse voulu vouer toute mon existence, une tendresse vive et constante, — une protection immuable, basée sur la force et la volonté, — la supériorité intellectuelle à un très haut degré, — une puissante énergie de caractère. — Voilà l'homme que j'eusse aimé !... Du reste, faisant la part de l'humanité, je lui laissais, par avance, des vices, des défauts : épousant ses passions, je devais accepter leurs conséquences. Je ne m'effrayais donc point d'un caractère difficile, dans lequel mon amour eût trouvé de nouvelles preuves de dévouement à donner, et dont le sien m'eût dédommagée. — L'âge, le physique de cet homme, m'occupaient peu, je n'y ai jamais pensé !... Mon cœur seul avait des besoins ; l'accomplissement de ces besoins suffisait à mon être. — Un désert, les villes, le monde, la solitude, quelque fût la position

qu'il m'eût offerte, s'il m'eût aimée, elle devenait la mienne. Partout où j'eusse été avec lui..; j'eusse été bien!...

Voilà, Léona, quel fut mon rêve! Ambitieuse que j'étais!... Je reconnus bien vite que le cœur de l'homme était l'obstacle qui rendait ce rêve impossible. — L'homme auquel j'aurais, dans ma jeunesse, seule époque de puissance pour une femme, sacrifié tous mes avantages, toutes mes chances flatteuses et fortunées, m'eût peut-être, plus tard, à l'aide des facilités et de l'impunité que le monde lui eût offertes, retiré son amour... Rejetée dans la vie, sans but, sans direction, sans avenir; privée de la seule affection qui faisait et ma force et ma vie... devenue incapable même par les sacrifices que je lui aurais faits de recommencer une autre direction... Ainsi rejetée, exaltée, inutile et malheureuse... qu'eussé-je fait de l'existence?

IX

Je compris, jeune encore, que cet amour ne pouvait exister..... qu'il était dans mon âme comme un feu follet, qui devait égarer mes sentiments dans une route dangereuse, et je bénis la société qui m'avait éclairée à temps.

« Sainte société! me disais-je, toi qui te

« fais ma mère ; qui, au sortir des bras de celle
« qui m'a été donnée par la nature, te charge
« de diriger mon avenir ; grande protectrice
« de l'humanité, chacun de tes enfants te
« doit une bénédiction d'amour et de recon-
« naissance,

« Tes bras immenses atteignent tous les
« besoins, toutes les intelligences. Ta sollici-
« tude a tout prévu : elle supplée à mon igno-
« rance, offre un appui à ma faiblesse, une
« direction à mes besoins, une satisfaction à
« mes goûts, une sécurité à mon bonheur,
« en lui imposant une direction calculée.

« Mère tendre et dévouée, ton œil ami ne
« me quitte point, c'est dans ton sein qu'est
« mon asile, c'est par toi que me viendront
« mes joies. Moi, faible femme égarée dans
« l'espace, tu es venue me chercher, m'aider,
« m'appuyer. En échange d'une liberté, d'une
« indépendance que ma faiblesse rendait sans
« avantage, tu m'accordes avec garantie et

« douceur le bonheur, qui convient à mon
« organisation.

« Sainte société! grande protectrice de
« l'humanité, chacun de tes enfants te doit
« une bénédiction d'amour et de reconnais-
« sance! »

Alors, je me soumis à ses droits avec un saint respect; je me fis une religion de ses formes, de ses usages; je supportai facilement ses charges, je croyais à ses récompenses. Je les rêvais bien douces... car elles devaient me dédommager des joies de l'amour qu'elle mettait de côté.

DEUXIÈME PARTIE.

I

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Que le monde est beau, Léona, lorsqu'il se présente à la jeunesse, dont toute son élégante coquetterie, sa vue est une réalité rêvée qui se montre tout à coup à nos espérances, et qui semble devoir les accepter et les comprendre toutes.

Lorsque j'y fus admise, il m'enivra; son

aspect répondait à la fois à mes désirs, à mes espérances, à mes sentiments, il semblait formuler tous mes rêves... toute la poésie intime de moi-même... j'ignorais alors ce qu'une écorce brillante et flatteuse peut cacher de mensonge et de vide. La galanterie des hommes me semble de l'amour vrai, l'affabilité une indulgence acquise. Les grâces, les protestations, les éloges que je reçus me semblèrent les manifestations d'un attachement réel et plein d'intérêts, sur lequel je devais compter désormais. Le luxe, les arts complétèrent cet ensemble, en joignant leurs séductions à celles des sentiments qui m'étaient offerts.

La vie a peu d'instants d'une illusion complète : l'expérience, le souvenir, la défiance mêlent plus ou moins leurs inquiètes sollicitudes au bonheur. Mais à dix-huit ans, quand l'âme n'a point encore souffert, quand l'esprit s'ouvre à tous nos besoins naissants,

lorsqu'il cueille ses espérances sur des promesses, lorsqu'il les dore avec une imagination que le réel n'a pas encore flétri; alors, Léona, l'âme s'épanouit et s'étend, toutes nos facultés s'agrandissent et s'animent; l'être intellectuel jouit de sa puissance, il domine, il règne, il s'exalte..... et la pensée devient le bonheur. . . . .

. . . .

Mon enfant, j'ai rêvé l'existence si large, que peut-être suis-je la seule coupable des mécomptes de ma vie? Cet écart de l'esprit, je l'ai payé bien cher! Cette porte du ciel, tout à coup entr'ouverte et refermée devant mes regards, a décidé de mon avenir et donné à mes facultés un élan que je n'ai pu gouverner.

Malgré moi, tous mes rêves prenaient cette direction; je voulais le *vrai* dans la *poésie*.... et tout ce qui n'était pas elle me rebutait.

II

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Cette première vue du monde, où tout semblait s'être réuni pour compléter mes illusions, était une superbe fête dans laquelle, je l'ai su depuis, l'homme que l'on me destinait pour époux devait s'y trouver, et se décider pour moi, si ma figure de ce jour-là allait à son caprice du soir. . . . .

. . . .

Je l'ignorais alors!..... et tous les soins qu'on prit de moi, de mes plaisirs, de mes succès me semblèrent les manifestations délicates d'un attachement maternel et dévoué.

Cet attachement qui préparait et applanissait toujours et partout ma route depuis ma première enfance, me semblait si grand et si doux, que j'en avais l'âme pleine de reconnaissance.

Grandissant les autres attachements de ce monde, sur la mesure de celui-là, je me sentais au cœur mille confiantes joies d'avenir.

Hélas!... cet amour maternel, seul amour toujours dévoué de la vie, parce qu'il est le seul dont l'intérêt ne change pas... doit pourtant abdiquer tous ses droits en faveur d'un étranger, le jour où par le mariage la vie de la femme devient toujours difficile... souvent cruelle!.....

TROISIÈME PARTIE.

I

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

...Peut-être excitait-il un moyen de dominer cet homme; mais ce moyen, personne n'osa m'en donner le secret, car il eût fallu pour cela flétrir mes rêves de jeune fille.... attaquer ce qu'ils avaient de noble... frapper mes illusions sur la vertu... Il fallait me dire, à moi qui croyais au bien, et qui, voyageur

matinal, étais parti plein de résolution et de force : « Tu n'arriveras pas... tu marches en vain... la voie que tu as prise n'a pas d'issues terrestres... tu ne rejoindras pas l'homme auquel la loi t'a soumise... tu n'as sur lui qu'une action morale, et cette action, ce n'est ni par la justice, ni par la raison, ni dans la la voie du bien que tu l'exerceras sur lui. C'est en partant de son égoïsme, de son intérêt intime que tu y arriveras... c'est par la flatterie, la ruse, l'intrigue, le mensonge et l'astuce que tu berceras ses passions de manière à les dominer et à en maîtriser les effets contre toi... Que lui importe ta beauté,— si elle ne flatte pas son orgueil?—que lui fait ton dévouement, s'il ne sert pas ses plaisirs?...—Ta raison, c'est son caprice.—Il lui faut tes vertus uniquement pour servir de garantie à son amour-propre; tout autre développement, toutes autres dispositions de ton âme lui sont inutiles : il n'y tient pas.—A l'œuvre

donc! traite cet homme comme un enfant ou comme une bête féroce... jette-lui la pâture que son égoïsme réclame; gorge-le de mensonges et de flatterie... et achète par eux, non la liberté, il n'en est plus pour toi, mais la paix qui se sauve de sa tyrannie et de ses fureurs.

Il fallait, à moi, riante et fraîche jeune fille, dont l'âme s'était ardemment tournée vers le bien, il fallait me faire devier de cette direction, et me rejeter dans le vice...

Ma mère ne l'osa point... elle voulut encore espérer de mon innocence, de ma pureté; et, me voyant si hardiment et si naturellement lancée dans la voie du bien, elle m'y abandonna, espérant une exception en ma faveur, comptant sur quelque impossible progrès de l'humanité, défiant, en quelque sorte, la Providence, en lui imposant l'épreuve de ma jeunesse, de ma candeur, et de ma droiture aux prises avec la vie.

Hélas!... comment pourrai-je lui en vouloir? — Qu'avait-elle appris elle-même de l'existence pour pouvoir diriger et conduire la mienne?.....

II

Je sentais autour de moi si peu de rapport d'âme et de pensées, et l'un et l'autre avaient en moi de si grands besoins, que je me refoulais peu à peu en moi-même. Ignorante de ce que je faisais, j'y cherchais mes joies; je nourrissais [mes goûts par une rêverie qui, faible d'abord, finit peu à peu par me domi-

ner et m'envahir. C'est lorsque l'âme est avide et sans nourriture qu'elle se dévore elle-même. Ainsi cette rêverie en donnant de nouvelles forces à mon âme allait lui créer de nouveaux besoins.

Ainsi, sans m'en douter, j'alongeais la distance qui me séparait de la vie réelle.

Au lieu de porter remède aux maux dont je souffrais, je les augmentais chaque jour. Comme le voyageur pressé de se rendre à un but marqué, et qui manque sa route sans le savoir, je marchais dans mes rêves avec une ardeur qui me jeta bientôt à une telle distance des réalités humaines, que, comme Psyché sur la montagne où ses sœurs la placèrent, je me réveillai un jour, isolée, dans des mondes inconnus, cherchant en vain une voix, une oreille, une langue pour me faire entendre, loin de tous, et plus loin encore des résultats que j'espérais.

La rêverie est égoïste; sa jouissance est so-

litaire, par conséquent hors de la nature; c'est un état maladif de la pensée, dont la loi ordinaire est de recevoir et de produire. L'isolement et l'ignorance, ces deux fléaux qui ont rendu ma vie si triste, m'égarèrent encore une fois ; j'arrivais au doute par la richesse de mes facultés, au scepticisme par leur ardeur.

III

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Alors j'étais à la campagne, mon âme, exaltée par la souffrance, agitait tout mon être. Mon cerveau allumé éclairait, en les rassemblant, toutes les plaies de ma vie, de mon existence!... Mes idées grandissaient et bourdonnaient avec une force et une énergie telles que, ne pouvant supporter cet état, je mar-

chais, en fuyant de toute la vitesse de mes forces, à travers les campagnes, essayant ainsi de m'échapper à moi-même, et de détruire, par une agitation physique, cette excitation morale que je ne pouvais supporter, que rien ne pouvait soulager, comprendre ou adoucir.

Dans ces instants où mon existence semblait se doubler, où mes forces intellectuelles, en révolte, semblaient vouloir dompter le physique et le rompre, où, dans leur prison animale, mes pensées secouaient leurs entraves et s'agitaient comme le lion furieux dans sa cage de fer, je sentais une influence divine qui repoussait le monde devant moi, comme une proie qui ne pouvait aller à mes désirs..... comme un jouet qu'il m'eût fallu briser ou jeter de côté. La vie intellectuelle m'écrasait de sa puissance; mon âme à jeun se réveillait, et luttait en vain contre tout ce qui la retenait.

Cet horrible état ne pouvait durer. Pour

le fuir, je marchais ainsi au hasard jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, je tombai épuisée. Alors mes pleurs se faisaient jour, et débordaient de mon cœur! Pleurs de rage, d'impuissance et d'ironie,— que vouliez-vous? — A qui vous adressiez-vous? — Quels regrets vous forçaient alors, puisque rien, dans la vie, rien dans mes rêves, rien dans le possible de ce monde, ne me plaisait ni ne m'attirait.

O mon Dieu! alors que je vous accusais amèrement, que j'appelais ardemment une émanation de votre grâce, je vous cherchais, vous demandais, et rien ne se manifestait à moi. — Mon Dieu! — vous disais-je, — j'ai besoin de croire... de vous aimer... il le faut...Trompez-moi plutôt, mais aidez-moi... que votre toute puissance me semble possible, qu'elle se montre, qu'elle s'indigne ou soit généreuse; mais un point, mon Dieu! un point pour asseoir mes idées, un but pour les

soutenir, un espoir pour les consoler; aidez-moi, mon Dieu! aidez-moi, ou enlevez-moi la raison qui m'éclaire! ôtez-moi la puissance de sentir, de penser et d'aimer, car l'amour et l'intelligence me brûlent et me dévorent, et les aliments à leur fournir me manquent. Je n'aime rien... je n'ai rien... je n'espère rien, et les tourments que j'éprouve sont terribles!... Dois-je ainsi vivre... ainsi vieillir... ainsi mourir... ainsi passer, dans cette vie, sans but, sans espoir, sans résultat?... Oh! vous ne l'avez pas compris ainsi : victime des circonstances, des préventions, des usages, des lois, n'avez-vous, dans votre justice, rien à leur opposer? Faut-il sans cesse sentir, sans les user, mes facultés vivaces et douloureuses, s'agiter dans mon sein?

IV

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Aimeras-tu, Léona?... Un jour, sentiras-tu toutes les forces vitales de ton être entraînées par une volonté divine? Sentiras-tu fuir tes préjugés, tes projets, tes résolutions et tes craintes devant une influence mystérieuse qui, comme l'ange que le Seigneur envoya à Jacob, te guidera vers ce foyer céleste? Sentiras-tu

toutes les puissances de ton âme soumises à un inconnu? — Oublieras-tu tout pour l'étranger d'hier, et, dans cet oubli de tout, croiras-tu sentir la direction céleste? t'excuseras-tu par elle?

Aimer!... charme de l'existence, n'apparaissez jamais à son âme, ou apparaissez-y toujours!...

Ame d'une femme! principe d'amour et de tendresse! à quelle source divine avez-vous été nourrie, et quelle est donc votre destinée sur terre?...

Oh! qu'il est amer le sentiment que vous portez à l'existence lorsque vous êtes inutilisé, lorsque, rejeté dans l'inaction, vous vous reployez sur vous-même. Léona! Léona! si un pareil malheur t'atteint, ô, ma fille! n'attends rien! n'espère rien! romps tout! quitte tout! et demande au monde un aliment pour ton amour, car un jour, peut-être, il sera trop tard pour l'obtenir. Ce jour, ton cœur,

ravivé par la solitude jusqu'à la passion, se réveillera comme l'enfant après un long sommeil; il voudra, à tout prix, quelque chose à dévorer, il se jettera sur tout, et deviendra le jouet de tout : tel que l'enfant en furie, on se rira de ses efforts, de sa misère, de ses cris ; on excitera ses besoins, sa tendresse, l'on méprisera son exaltation !...

V

Oui, Léona, ce que j'éprouvais, ainsi arrêtée dans ma course par les sanglots qui m'oppressaient, est difficile à peindre. Des larmes rares et brûlantes coulaient le long de mes joues en feu ; ces larmes n'avaient ni la volupté du désespoir, ni la volupté de l'abondance : elles étaient tièdes et arides comme

l'impuissance, sèches comme l'athéisme, douloureuses comme le septicisme... isolées et incomprises comme celles que Caïn versait sur son sort lorsque Dieu se fut retiré de lui; lorsque, seul dans la nature horrible, que dans sa fuite il avait atteint, ne voyant que les rochers et le ciel, il trouvait dans son âme plus de confiance en ces rochers noirs et hideux comme ces souffrances, et contre lesquels il pouvait abîmer sa douleur en fracassant sa tête, que dans le ciel beau, pur et uniforme qui semblait narguer l'agitation de ses douleurs, et rester tranquille et serein, sans s'inquiéter des maux dont il était l'auteur.

Ainsi, mon âme ayant, dès sa naissance, souffert de tous ses contacts, plié sous toutes les douleurs, saigné par toutes les blessures, avait abandonné l'espérance!... L'injustice, non le crime, l'avait fait fuir de mon sein. Cette longue injustice usa ma foi, que rien ne daigna soutenir. Dans l'égarement

de cette dernière défection, mon âme, sans appui, se révoltait de son impuissance; elle s'élançait vers tout ce qui lui était offert, sans pouvoir rien saisir, et s'abîmant dans sa faiblesse, elle se couchait vaincue, mais non soumise, pour recommencer bientôt de nouveaux ces horribles combats...

VI

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Tu parles de ta tendresse, ma fille!... des caresses, des grâces et des espérances que ton jeune âge me donnnait... Léona!... l'amour maternel n'est doux qu'alors qu'il arrive après les autres amours, qu'alors que le cœur, heureux et content du passé, aime à se recomposer un avenir en reportant sa tendresse sur

les fruits de sa tendresse! quand chaque regards, mêlant en quelque sorte le passé au présent, peut réveiller dans l'âme les sentiments flatteurs de l'espoir et du souvenir!... lorsqu'il peut les enrichir l'un par l'autre, et ressaisir ainsi les chances fortunées de la vie passée, pour les prêter à l'enfant qu'il adore, l'en doter, l'en revêtir par la pensée, se contempler, pour ainsi dire, dans son image, comme la coquette qui revêt et essaie à sa fille les parures qui, la veille, lui ont valu des succès.

Mais la maternité dans le malheur double nos maux, et les aigrit de tout ce que la prévision du cœur, par un retour sur soi-même, peut avoir de pénible.

Regards maternels de la femme heureuse, vous êtes une jouissance pure et douce comme une confiance d'amour!

Regards maternels de la femme péniblement garrottée par des liens malheureux, vous brûlez l'âme, vous vous liez au passé, vous le

réveillez dans ce qu'il a d'amer, et son agitation trouble le présent en jetant sur l'avenir une teinte de douleurs, qu'aucun rayon d'espoir n'éclaire !

Regards maternels de la femme heureuse, vous êtes deux vies et deux amours, et vous devenez une source d'espoirs tendres et doux !

Regards maternels de la femme opprimée, vous êtes amers comme la crainte, douloureux comme l'oppression, poignant comme le regret, secs comme l'ironie... et vous résumez la dernière affection aimante en une souffrance aiguë qui devient du désespoir ou de la rage !

VII

Non, Léona! non, ne te berce pas de chimères... rien n'est doux pour le cœur blessé : ni devoirs, ni liens, ni tendresses, la famille vous a trompé... l'amitié est incomplète et la maternité est un malheur personnifié plus grand que tous les autres malheurs, car il marche devant vous en vous menaçant toujours.

Que de fois, après mes courses vagabondes, me croyant calme, je revenais au logis plus tranquille, raisonnant ma douleur, cherchant à la maîtriser, et la croyant domptée, j'arrivais presque fière de mon succès, la tête haute et pleine d'ironie contre ma faiblesse passée, résolue à reprendre la vie par son meilleur côté, à la trouver supportable; je m'appuyais des richesses matérielles que je possédais pour asseoir mes nouveaux projets... et je me croyais forte alors!

En rentrant, Léona, je te voyais accourir au devant de moi, folle et caressante, gaie et tendre; en t'embrassant et te serrant sur mon sein, toutes mes résolutions s'échappaient, la tristesse me serrait de nouveau le cœur en pensant à ton avenir... à tes joies évanouies un jour... aux angoisses qui attendaient ton pauvre cœur aimant... je fondais en larmes... mais en larmes abondantes, chaudes et voluptueuses, qui parfois soulageaient mon âme.

Ainsi finissait souvent, pour moi, ces accès douloureux et pénibles, que j'ai, à tant d'époques de ma vie, ressentis et soufferts.

VIII

Alors tu me regardais étonnée... tu séchais mes larmes par tes baisers... tu cherchais à m'étourdir par tes caresses, et n'y pouvant parvenir, toi aussi tu devenais triste, et la crainte seule de t'affliger... retenait alors l'effusion de ma douleur. . . . .
. . . .

IX

. . . .

. . . .

. . . .

Et puis, il me venait des jours, des heures, des étapes dans la vie, où je mettais dè côté toutes les noires idées de mon cœur ; je les accusais d'erreur, je voulais les croire coupables, et j'aimais à penser que je m'étais trompé dans mes jugements sur l'existence..... que mon exaltation m'avait égarée.—Je voulais me faire

de nouvelles croyances... et je retournais au monde fraîche d'idées, vierge d'opinions, voulant revoir la vie sans préventions ni passions.

Oh! alors, que j'eusse désiré pouvoir revenir sur ma vie passée... n'accuser que moi, prendre tous les torts... afin de les ôter à la réalité, donner les regrets de mes égarements en échange d'une meilleure existence pour l'avenir. — Avec quelle avidité je revenais au monde... comme je le cherchais et l'essayais... Quelle franche confiance j'accordais à toutes ses formes, à tous ses usages; quelles ingénieuses ressources j'employais pour expliquer ses erreurs.... Je cherchais à me tromper moi-même, je voulais encore me faire des illusions, je cherchais des croyances; et me rattachant à tous ces semblants de franchise, je leur donnais en dévouement, en affection, en grâce, en bonté, en efforts aimables tout ce que mon esprit, ma tête et mon cœur réunis pou-

vaient produire. Imaginant, dans ma générosité native, le lier ainsi par des dons, l'attacher par des largesses.

Les sacrifices les plus grands, je les eusse faits volontiers! J'avais besoin d'une illusion; une foi m'était nécessaire pour continuer à marcher dans la vie... Avec quoi ne l'eussé-je pas payée; la cherchant dans tout, je la demandais à la politesse des femmes, à leurs malheurs que je voulais deviner, à leurs avances près de moi, à un geste, à une exclamation!... Je l'épiais dans les assurances passionnées des hommes, dans leurs soupirs, leurs confidences, leurs tendresses apparentes, dans leurs protestations!.. Je voulais trouver cette foi... et je cherchais des rapports, des dévouements, des exemples, des appuis pour l'affermir; — mais en vain! derrière ces formes séduisantes, le monde n'avait que fausseté, jalousie, sécheresse, égoïsme et mensonge à m'offrir. La vanité se montrait

partout revêtue du fard qui ne pouvait me la masquer, et là aussi, dans le monde, comme dans la famille....., il n'y avait pas de place faite pour mon âme.

X

Ne trouvant personne qui pût m'éclairer, manquant d'aide quand j'étais faible..... de confiance, quand je me sentais forte, je subissais la grande épreuve de l'isolement dans la foule, de la vie dans la mort, de l'excitation dans le calme ; j'étais ardente et retenue... timide et active... j'avais à la fois la

témérité de l'ignorance, et la crainte de l'inexpérience et du doute.

Pour l'être qui raisonne et qui agit avec sa raison, la première condition du bonheur est de se créer un intérêt.

Il faut vivre, en ce monde, d'abnégation ou d'actions; dans l'abnégation, le bonheur est dans le dévouement; avec l'action, il est dans la puissance.

L'un et l'autre de ces deux systèmes veulent une force puissante, soumise à la raison, à la volonté; cette force, elle était en moi, mais ma position me refusait l'autorité, et dans le cercle qui m'enserrait, mon dévouement eût été vain, méconnu, illusoire...

Je restais donc isolée, sans intérêt réel dans la vie, alors que les forces de mon corps et de mon esprit demandaient impérieusement à agir. Mes facultés se retournaient contre moi; elles me dévoraient par l'excitation qu'elles donnaient à la pensée;

elles usaient ma vie dans des crises douloureuses.

Je m'exaltais à faux, et cette exaltation, comme une pluie de feu, retombait sur mes facultés qu'elle allumait sans les consumer.

XI

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . . Il venait des instants dans ma vie, où, à l'idée que d'autres âmes pouvaient souffrir comme souffrait la mienne, je voulais me dévouer à leur recherche.....

Je concevais et j'enviais les grandes destinées humanitaires... les dévouements sublimes... l'oubli entier de soi, pour un ou plu-

sieurs êtres... pour le monde, pour l'enfant...

Je me sentais emporté par des croyances religieuses qui m'imposaient une mission divine... j'enviais les idées du Christ : j'aurais voulu sa mort au dépend du bienfait qu'il a porté au monde. Je creusais mon cerveau à chercher un nouveau mode pour rajeûnir la morale... pour renforcer le bien, pour l'étendre. Je me fouillais... je m'interrogeais... L'imagination voulait découvrir..... elle cherchait... elle créait; mais ces créations gigantesques, irréalisables, qui nourrissaient l'esprit, le jetaient aussi dans des mondes inconnus qui lui donnaient d'autres besoins plus difficiles encore à satisfaire que les premiers.

Aussi ma fatigue me menait à des fatigues nouvelles; je montais péniblement l'échelle de Jacob, sans y trouver un Dieu au sommet, et je retombais alors de cette hauteur sur une terre de misère, avec le doute, le dé-

couragement et l'épuisement de tout mon être. . . . .

. . . .

. . . .

XII

Ô Léona! qu'alors une nature comme la mienne m'eût fait de bien, si sa main secourable était venue me chercher au milieu de mes tristesses; si, puissante et bonne tout à la fois, elle m'eût guidée et appuyée; si, me traçant ma route, elle m'eût donné le courage d'y marcher, que de maux elle m'eût épar-

gnés! quelle foi providentielle elle eût jetée dans mon âme! En sentant son amour près de moi, j'eusse été forte contre le monde ; sa science m'eût appris à m'immoler fructueusement, à donner aux nécessités réelles ce qu'elles exigent... à trouver dans le sacrifice salutaire la récompense qui était nécessaire à mon exaltation;... car il ne suffit pas que l'amour du bien soit en nous..., Dieu l'a mis en nos âmes comme tous nos instincts, pour qu'il soit dirigé selon les nécessités de chaque position : — l'éducation ne devrait pas avoir d'autre but.

La nature, Léona, si belle et si noble chose, qui seule nous rapproche de Dieu et nous met en contact avec lui, cette source à laquelle se retrempe toutes nos forces, tout notre être, et qu'il faut toujours nourrir en soi, demande à celui qui s'y livre des connaissances que je n'avais pas; mon jugement n'était pas formé pour le sentiment

du juste et de l'injuste combinés avec les devoirs naturels et sociaux.

Lorsque j'écoutais mon âme, elle me parlait du bien, mais d'un bien isolé dont j'avais le sentiment plus que les moyens; sa pratique m'était inconnue, je la cherchais en vain : l'ignorance qui d'abord avait présidé à mes rêves de jeune fille, qui, plus tard, m'avait fait accepter la société, non telle qu'elle est réellement, mais telle que mon innocence me l'avait fait concevoir, me perdait encore; ma vie solitaire, en nourrissant mes passions sans les animer jamais, ne m'avait nullement initiée à leurs besoins : j'ignorais ceux du monde dans lequel je vivais. Le mal se révèle à l'âme avec l'existence..... je n'avais pas vécu . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

—

TOME I.

TOME II.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 42, ligne 15, 4e mot, lisez *éteindre* au lieu *d'éteindre*.

Ange de Spola, page 77, ligne 11, *que peut-on,* au lieu de *n'en put*.

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
Rue Bailleul, 9 et 11.

